THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1310



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Sottegem (Les-) Des monum.
Comed. en 3 act. en vers
Bruxelles
an 4

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ. ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LES SOTTISES DU MOMENT,

COMÉDIE

EN PROSE ET EN TROIS ACTES;

Par JACQUES-CHARLES BAILLEUL.

Prix 30 sols.



AU HAVRE,

Chez PATRY, Imprimeur - Libraire.

A PARIS,

Chez DÉTERVILLE, Libraire, rue des Carmes, montagne Sainte-Génevieve.

Et chez DESENNE, au Palais royal.

L'AN IV DE LA LIBERTÉ.

PERSONNAGES.

Madame DUBOURG, *dévote.*

ANGÉLIQUE, *fille de Mde Dubourg.*

DORIMOND, *oncle et tuteur d'Angélique.*

DORSAN, *amant d'Angélique.*

JULIE, *suivante d'Angélique.*

Un EX-CURÉ, *demeurant chez Mde Dubourg.*

MAIGRET, *ex-vicaire de campagne.*

Mde BLIN, *marchande de modes.*

Un NOTAIRE.

Cinq à six DÉVOTES.

La Scene se passe dans la maison de Madame DUBOURG.

LES SOTTISES DU MOMENT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'Ex-curé (*seul*).

PLus je réfléchis, et plus je demeure convaincu que nous ne réussirons pas ; il faut pourtant que nous ayons bonne contenance devant les autres ; mais en particulier ce serait se faire une illusion qui pourrait avoir des suites funestes, que de croire que les choses reviendront sur l'ancien pied.

Voilà le plan de conduite qui nous avait été envoyé à peu de chose près manqué. Nous sommes déjà en grande partie dispersés. Nous n'avons dans notre parti que

quelques femmes et quelques imbécilles, et le nombre n'en augmente pas.

Ma foi, ce que j'ai de mieux à faire, est de m'assurer une retraite. La crédulité de Mde. Dubourg et l'ascendant que j'ai pris sur elle, me rendront cette précaution facile.

J'ai pour cela des moyens, tous plus puissans les uns que les autres; mais le premier pas que je dois faire pour y parvenir, est de rompre le mariage d'Angélique et de Dorsan. Cet union formerait de nouveaux rapports contraires à mes intérêts. Dorsan, que mon seul aspect met en colère, ne souscrira jamais aux conditions que va lui imposer Mde Dubourg. Je crois qu'ils sont maintenant aux prises; il me tarde de savoir le résultat de la conférence. Voici Julie qui m'en pourra donner des nouvelles, si elle veut toutefois.

SCÈNE DEUXIÈME.

L'EXCURÉ. JULIE.

JULIE (*entrant d'un air très-satisfait*).

J'espère qu'à la fin je vais sortir de l'assujettissement (*appercevant l'ex - Curé.*) Ah! (*à part.*) on ne rencontre jamais cette figure là que ce ne soit le signe de quelque malheur.

L'EX-CURÉ.

Vous paraissez surprise, Madem. Julie.

JULIE.

En effet, je ne comptais pas vous trouver ici, Monsieur.

L'EX-CURÉ.

Cependant ce n'est pas une nouveauté que de m'y voir.

JULIE.

C'en est toujours une pour moi.

L'EX-CURÉ.

Que fait Mde. Dubourg, s'il vous plait?

JULIE.

Ce serait plutôt à moi à vous le demander; comme depuis un certain tems, surtout, elle n'agit que par vous, vous pourriez nous dire, ce qu'elle a fait, ce qu'elle fait, et ce qu'elle fera.

L'EX-CURÉ.

Enfin, si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

JULIE.

Et pour vous répondre, il faudrait que j'en fusse instruite. Je sais seulement que si elle met à exécution quelques-uns des conseils que lui donnent certaines gens, à coup sûr, elle fait une sottise.

L'Ex-curé.

Eh ! qui sont ces gens, Mademoiselle Julie ?

Julie.

Mais de ces gens qui rendent le séjour de cette maison si agréable depuis qu'ils y demeurent, et qui ne profitent pas de l'occasion de nous contrarier et de nous nuire, toutes les fois qu'elle se présente.

L'Ex-curé.

Ces gens-là pourraient bien rabattre un peu de l'insolence de certaines personnes qui se font un devoir de les insulter.

Julie.

Pour moi, je ne les craindrais guère, ils peuvent de ma part faire tout ce qu'il leur plaira.

L'Ex-curé (*à part*).

Je vois à son humeur qu'il s'est passé quelque chose, qui lui déplait. Tant mieux ! retirons-nous et attendons l'événement.

SCÈNE TROISIÈME.

Julie (*seule*).

D'ou vient son air d'inquiétude ? Saurait-il que Monsieur Dorsan est arrivé ? Aurait-il par hazard l'intention de traverser son mariage avec Mademoiselle Angéli-

lique ? Il en serait bien capable. En effet, pourquoi Madame Dubourg les a-t-elle fait appeler ? Pourquoi cet entretien mistérieux dont on a grand soin de m'exclure ? J'y suis bien embarrassée. Je regarde ce mariage comme la seule chose qui puisse me tirer d'une maison où je me déplais à la mort. On n'y tient plus. Cette pauvre Madame Dubourg a perdu tout-à-fait la tête. Depuis que ce masque de *ci-devant* s'est emparé d'elle, il n'y a pas moyen d'en tirer une idée qui ait le sens commun ; mais, que vois-je ? Ah mon Dieu ! je l'ai prévu, il y a de mauvaises nouvelles.

SCÈNE QUATRIÈME.

ANGÉLIQUE, DORSAN (*entrant vivement*), JULIE.

DORSAN.

Non, je n'y puis consentir.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! Dorsan, vous aimeriez mieux me perdre que de vous prêter à un acte de complaisance qui ne vous expose à rien.

DORSAN.

Vous perdre ! Non, jamais. Depuis que je vous aime ; depuis que votre mere me reçoit avec bonté, et voit croître avec plaisir notre attachement mutuel ; souvent forcé de m'éloigner, avez vous jamais remarqué en moi le moindre refroidissement.

On attendait ce moment pour notre union ; avec quel transport suis-je accouru ! Vous avez lu dans mes yeux mon empressement et ma joie, et vous me soupçonnez de pouvoir changer.

JULIE (*à part*).

Que signifie ce langage ?

ANGÉLIQUE.

Après les aveux que nous nous sommes faits, vous n'ignorez pas quels sont pour vous mes sentimens. Ce qu'on exige, me répugne autant qu'à vous. Je hais tout ce qui porte un air de mystère. J'y adhérerais cependant pour votre bonheur, et vous ne voulez rien faire pour le mien. Vous répondez d'abord avec vivacité à ma mere ; vous vous emportez ; sa bienveillance pour vous se change tout-à-coup en haine, et vous voilà disgracié. Si vous aviez lu dans mon cœur, pendant tout cet entretien, vous auriez senti quelle douleur était la mienne. Quand vous parliez ainsi, je ne pouvais m'empêcher de croire que vous aviez oublié votre Angélique, ou plutôt que vous ne cherchiez qu'un prétexte de manquer à vos engagemens.

DORSAN.

Si je vous ai affligée, je vous en demande mille fois pardon. J'étais bien loin de le vouloir. Eh ! pouvez-vous éprouver un sentiment désagréable qui ne soit pour moi

le plus grand des maux ; mais une condition telle que l'exige Mde. votre mère, m'a paru si étrange, qu'elle m'a mis hors de moi-même. Je n'ai vu que ce qu'elle me proposait, et non ce que je pouvais perdre ; qu'elle ait ses opinions, je ne veux gêner celles de personne ; mais qu'elle prétende y assujettir les autres, et surtout à ce point, c'est ce qui m'a paru ne mériter aucune déférence. Je serais indigne de vous, si je ne vous obtenais qu'en trahissant mes vrais sentimens. Tout délai m'est bien cruel, et cependant j'aime mieux attendre que de les dissimuler un moment. Quoi ! prétendre qu'un prêtre recueilli ici par charité, à qui les loix interdisent toutes fonctions publiques, les exerce dans l'intérieur de cette maison, et nous marie contre leur vœu. Encore une fois, non, je n'y puis consentir. Fidèle aux loix de mon pays, comme à celle que j'aime, il n'est pas plus en mon pouvoir de leur désobéir que de cesser de l'aimer.

JULIE.

Oh ! Monsieur Dorsan, je ne vous ai jamais vu si sérieux. Vous êtes donc raisonnable quelque fois ?

ANGÉLIQUE.

Ma pauvre Julie, ce n'est pas le moment de rire : si tu savais quel tour on nous fait.

JULIE.

Je gagerais que j'en connais l'auteur.

ANGÉLIQUE.

Tu sais bien, ce curé, à qui ma mère a donné ici un azyle.

JULIE.

M'y voilà. Oh ! oui, et qui plus est à Mademoiselle sa Gouvernante ; dont j'enrage de bien bon cœur. Vraiment, Madame Dubourg a fait là une belle acquisition, et qui lui fait honneur par la ville. Est-il possible de se laisser ainsi mener par le nez, et qu'elle ne voie pas ce qui se passe dans sa maison ! Pour moi, je suis maigrie de moitié depuis qu'ils y sont. J'ai pourtant un peu plus de tranquillité, depuis que Mademoiselle est en campagne. J'aurais gagé que ce brouillon n'aurait pas manqué de vous nuire.

ANGÉLIQUE.

Il a fait entendre à ma mère que lui seul pouvait légitimer une union, que Dorsan paroissait désirer depuis long-temps.

DORSAN.

Je la désire encore plus vivement, mais je n'entends point raillerie sur de telles manœuvres : elles me font horreur, et sans mon respect pour Madame votre mère, que

je plains d'être dupe d'une confiance aussi mal placée ; sans mon amour pour vous tout puissant sur moi, j'irois dénoncer aux Magistrats ce prêtre séditieux.

JULIE.

N'allez pas faire une pareille folie. Nous avons déjà assez d'embarras sans celui-là. Tranquillisez-vous, Mademoiselle, Madame n'est pas tout-à-fait maîtresse, et votre tuteur qu'ou attend aujourd'hui.....

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus d'espoir qu'en lui, et encore je ne sais pas, si ses opinions diffèrent de celles qui font notre malheur.

JULIE.

C'est un honnête homme, plein de raison, qui a l'estime de tous ceux qui le connaissent, et qui par conséquent pense bien. Vous savez qu'il ne vient ici que lorsqu'il y a affaire, parce qu'il n'aime pas les niaiseries que l'on y fait, et que l'on y dit. Un jour je lui demandais, pourquoi il s'en allait sitôt ? Ne vois-tu pas bien, me dit-il, que je puis rester ou partir, sans qu'on s'en apperçoive. Ma sœur, entourée de gens qui abusent de sa crédulité, remarque-t'elle seulement ma présence ? Tu peux être sûre que, sans mon attachement pour ma pupille, je n'y mettrais jamais le pied.

ANGÉLIQUE.

J'entends du bruit. C'est peut - être ma mere. Sauvez-vous.

DORSAN.

Quoi ! vous quitter, et sans savoir comment et quand je vous reverrai.

ANGÉLIQUE.

Mais, allez-donc !

DORSAN.

Adieu, au moins songez.....

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! vous voilà pris.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mde. DUBOURG, ANGÉLIQUE, DORSAN, JULIE.

Mde DUBOURG.

Comment, Monsieur, vous êtes encore ici !

DORSAN.

Mais, vraiment, Madame, est-ce que vous m'avez congédié tout de bon ?

ANGÉLIQUE.

Attendez au moins que mon oncle soit arrivé pour prendre ce parti.

Mde DUBOURG.

Je sais ce que je dois faire, et n'ai pas de leçons à recevoir de vous, ma fille. Sortez, Monsieur, et pour ne plus rentrer, s'il vous plaît.

DORSAN.

Un pareil ordre n'est pas trop fait pour me plaire. Je vais sortir, si vous le voulez absolument, mais je rentrerai.

Mde DUBOURG.

Et moi, je vous dis, que vous ne remettrez pas le pied ici.

DORSAN.

Baste ! vous êtes bonne au fonds, Madame, et vous n'êtes pas aussi fâchée que vous le dites.

Mde DUBOURG.

Et moi, je vous dis, que je suis fâchée, que je dois l'être, et que je vous défends de rentrer dans ma maison.

DORSAN.

Comment, ma petite Maman.....

(Il veut lui prendre la main.)

Mde DUBOURG.

Vous avez l'impertinence.... Sortez, vous dis-je, et ne m'échauffez pas davantage.

JULIE.

On est si bien auprès de ce qu'on aime!

DORSAN.

Je m'en vais ; mais pas pour long-tems. A tantôt, mon aimable Angélique.

(Il lui baise la main.)

Mde DUBOURG.

Mais, Monsieur!.....

DORSAN.

J'obéis, Madame, j'obéis ; mais je reviendrai.

Mde DUBOURG. *(en sortant avec lui.)*

J'y vais mettre bon ordre.

DORSAN *(en s'en allant).*

Oh ! n'importe, je reviendrai.

Mde DUBOURG.

Vous ne rentrerez pas.

DORSAN.

Je rentrerai. (*Jusqu'à ce qu'ils soient sortis du théatre.*)

SCÈNE SIXIÈME.

Mde DUBOURG, ANGÉLIQUE, JULIE.

JULIE.

Ce pauvre jeune homme ! comment peut-on l'éconduire avec cette cruauté ?

Mde DUBOURG. (*Se retournant du côté de la porte.*)

Vous entendez ce que je vous dis ; que ma porte lui soit absolument fermée. (*revenant,*) Ah ! je vous ferai bien voir, que je suis maîtresse chez moi.

ANGÉLIQUE.

Mais, Maman.....

Mde DUBOURG.

Et que, lorsque je donne ordre d'en sortir, il faut qu'on en sorte.

JULIE.

Mais encore, Madame.

Mde DUBOURG.

Et que, lorsqu'on s'est aussi mal comporté, que vous l'avez fait, on ne mérite pas d'y remettre le pied.

ANGÉLIQUE.

Considérez donc, Maman....

Mde DUBOURG.

Considérez vous même, ma fille, que je vous défends de lui parler, et même d'y penser.

JULIE (*à part.*).

Oh ! vous pouvez compter là-dessus.

ANGÉLIQUE.

En quoi est-il donc si coupable ?

Mde DUBOURG.

Un petit impie, une manière de petit philosophe du jour, qui se fait une gloire de mépriser ce qui fut toujours respectable, et qui ne croit pas à la vertu de ceux, qui ont tout sacrifié pour la cause du ciel.

JULIE (*à part*).

Il n'est pas le seul.

ANGÉLIQUE.

Mais, Maman, vous ne voulez avoir aucun égard pour un jeune homme.

Mde DUBOURG.

Jeune ! il n'imagine pas l'être, il croit déjà

déjà avoir devancé l'expérience que donne l'âge, avec cette belle faculté qu'ils appellent raison ; c'est là leur flambeau, et ce flambeau conduit dans l'abyme, ma fille. Je vous aime trop, le salut de votre âme est d'un trop haut prix, pour que je vous livre en de semblables mains.

JULIE.

Mon Dieu ! Madame, il est un âge où l'on peut songer à ces sortes de choses ; mais au nôtre on a des intérêts un peu différens.

Mde DUBOURG.

Taisez vous ; je n'ai pas de conseils à recevoir de vous, peut-être. Je vous dirai en passant, que votre conduite me déplaît fort, et que vous n'avez pas long-tems, j'espere, à rester ici. Il semble que vous preniez à tâche de faire tout ce qui peut me déplaire, et que vous preniez un malin plaisir à brusquer en ma présence les personnes, qui me sont les plus chères, et qui font ma seule force et ma seule consolation dans ces tems de calamités.

JULIE.

Et qui font notre supplice.

Mde DUBOURG.

Ils ne le feront pas long-tems.

ANGÉLIQUE.

Après avoir congédié Dorsan, vous voudriez encore m'ôter Julie, elle, avec qui vous m'avez élevée.

Mde DUBOURG.

Depuis un certain tems elle est devenue raisonneuse, et mettant de côté les bons exemples qu'elle voit ici, elle a pris de certains sentimens, qui rendraient sa compagnie dangereuse pour vous, ma fille.

JULIE.

Laissez faire Madame, ma chère maîtresse, elle mettra auprès de vous Mademoiselle Catherine, gouvernante de Monsieur l'ex-curé. Alors, vous serez dans la bonne voie, et les bons éxemples ne vous manqueront pas.

Mde DUBOURG.

Ne pensez pas vous en moquer; elle le mériterait bien, c'est une fille infiniment estimable.

JULIE.

Dites infiniment incommode.

Mde DUBOURG.

Remplie de vertus.

JULIE.

Oh ! C'est ce qu'il faudrait savoir.

Mde DUBOURG.

Et qui a eu le courage de ne point abandonner son maître dans ses revers.

JULIE.

En effet, je le plains beaucoup : il est ici bien nourri, bien chauffé, bien vêtu, plus maître que vous même, et sa gouvernante plus maîtresse que moi.

Mde DUBOURG.

C'est là ce qui vous gêne.

JULIE.

Il n'a d'autres occupations, que de vous faire accroire tout ce qui peut servir son intérêt ou ses projets, d'épouvanter tous ceux qui veulent l'entendre, en criant sans cesse, que tout est perdu.

Mde DUBOURG.

Oui, tout est perdu !

JULIE.

Et que nous sommes toujours à la veille d'être assasinés.

Mde DUBOURG.

Et si cela ne change, nous le serons.

JULIE.

Eh ! que ne chassez-vous tous ces oiseaux de mauvais augure ?

Mde DUBOURG.

Ce n'est pas eux qu'il faut chasser et.....

ANGÉLIQUE.

Ne vous fâchez pas, Maman, c'est par intérêt pour vous, ce qu'elle vous en dit.

Mde DUBOURG.

Je n'ai que faire de son intérêt.

ANGÉLIQUE.

Julie, vous allez trop loin ; (*bas*) par égard pour ma mère, et par amitié pour moi, cesse cet entretien dont nous ne pouvons tirer aucun avantage.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mde DUBOURG, ANGÉLIQUE, JULIE, Mde BLIN.

Mde BLIN.

Mademoiselle, voilà le linon, que vous m'avez demandé.

ANGÉLIQUE.

Bien obligé, Madame Blin.

JULIE.

Quand est-ce donc, que vous m'apporterez cette gaze ?

Mde BLIN.

Au premier moment. (*à Madame Dubourg*) Madame, vous savez combien les tems sont difficiles.

Mde DUBOURG.

Hélas ! oui, je le sais bien.

Mde BLIN.

On ne peut avoir d'argent.

Mde DUBOURG.

On ne reçoit pas un obole.

Mde BLIN.

Vous m'excuserez donc, si j'ai pris la liberté de vous apporter mon petit mémoire.

Mde DUBOURG.

Quel mémoire ?

Mde BLIN.

Des fournitures que j'ai faites à vous-même, Madame, à Mademoiselle Angélique et à Mademoiselle Julie ; le tout ne monte qu'à 120 liv., et pour une personne aussi riche que vous l'êtes.

Mde DUBOURG.

120 liv., Madame Blin ! pour des chiffons, des riens, et dans un moment où il n'y a point d'argent : (*ici entre Dorsan déguisé.*) on ne peut pas payer le plus nécessaire, et vous voulez que je paye un superflu de ce genre.

ANGÉLIQUE.

Mais, Maman, c'est vous-même, qui avez donné des ordres.

Mde DUBOURG.

Je n'ai pas dit de faire cette dépense.

JULIE.

Mais voyez, pour si peu de chose ! surtout, lorsque nous gagnons la façon.

Mde DUBOURG.

(*A part.*) Ce n'est pas le moment de se défaire de ses fonds.

JULIE (*bas à Angélique*).

Quel est cet homme ?.....

(*Dorsan fait des mines en souriant, et reprend sa premiere attitude, lorsque Mde Dubourg remue.*)

Je crois vraiment, que c'est Dorsan.

ANGÉLIQUE.

Je le crois, comme toi.

Mde DUBOURG.

Ecoutez, Madame Blin. Je vous payerai, mais.....

JULIE (*bas à Angélique*).

Quelle folie ! et quelle farce va-t-il jouer, ainsi fagotté ?

SCÈNE HUITIÈME.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN.

DORSAN.

Madame, ce Monsieur l'abbé, qui loge ici, ne vous a-t-il pas annoncé que son tailleur, qui est en même-tems le fournisseur général des objets qui servent à le couvrir, vêtir et habiller, se présenterait devant vous, pour avoir l'honneur de vous saluer et se recommander à vos bontés ?

Mde DUBOBURG.

Non, mon ami.

DORSAN.

En ce cas, il a un petit reproche à se faire ; car il m'avait promis qu'il ne m'oublierait pas.

Mde DUBOURG.

Il m'a bien dit quelque chose d'approchant.

DORSAN.

Or donc, parlant par respect, Madame, ce fournisseur c'est moi. (*il tire un grand papier de sa poche, et avance du côté d'Angélique*).

Mde DUBOURG (*à part*).

Il ne faut pas que je paraisse l'écouter, devant Madame Blin, ni ma fille.

DORSAN.

(*Il avance toujours près d'Angélique, sans lever les yeux, et lui dit bas :*)

Je ne puis vivre heureux qu'en vous voyant..... (*choquant Angélique*). Je ne vous avais pas apperçu, Mademoiselle, je suis au désespoir, si j'ai fait quelque chose, qui puisse vous déplaire.

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur le fournisseur général, dans l'embarras où il parait que vous êtes, je vous excuse.

Mde DUBOURG.

Madame, je songerai à vous : (*à toutes trois*) laissez-moi congédier cet homme-ci.

JULIE (*à part*).

Nous n'en serons pas dupes.

SCÈNE NEUVIÈME.

Mde DUBOURG, DORSAN.

DORSAN (*tenant des lunettes, qu'il met toutes les fois que Madame Dubourg prend la parole, et qu'il ôte, quand il parle, jusqu'au moment où il lit son mémoire*).

Madame, c'est un petit mémoire, que je dois vous présenter de la part de ce Monsieur, dont j'ai eu l'honneur de vous parler tout-à-l'heure.

Mde DUBOURG.

J'ai eu l'air de vous éconduire, pour qu'on ne vît pas mes intentions. La dette dont vous venez, à ce qu'il paraît, me demander le payement est d'une bien autre nature que les autres. Le digne homme a bien fait de vous envoyer, et je lui ai recommandé de ne se rien épargner.

DORSAN.

Aussi fait-il, Madame; il a bien raison et vous aussi; un zèle pareil au vôtre, vous rend bien respectable aux yeux des vrais honnêtes gens, c'est-à-dire, des honnêtes gens qui sont forcés de se cacher. Ce Monsieur le Curé-là, est bien intéressant!

Mde DUBOURG.

Oh! oui.

DORSAN (*lisant.*)

Mé..... Je ne suis pas seulement à son

égard un simple fournisseur ; il m'honore de sa confidence, me traite en ami, dépose dans mon sein sa joie et ses chagrins.

Mde DUBOURG.

Comment, vous êtes l'ami d'un si saint homme ! Monsieur, je suis votre très-humble servante.

DORSAN.

C'est moi qui suis votre valet, à vous servir, Madame.

Mde DUBOURG.

L'ami d'un pareil homme a des droits bien acquis à notre estime.

DORSAN.

Les personnes qui le soutiennent, en acquièrent de bien plus puissans et d'une bien autre espèce.

Mde DUBOURG.

Chacun fait ce qu'il peut, Monsieur ; dès que l'intention est bonne, cela suffit.

DORSAN.

(*Lisant.*) Mémoi..... Sans vous, Madame, sans vous, plusieurs de ces gens-là seraient bien à plaindre au moins.

Mde DUBOURG.

C'est à quoi, je ne fais pas attention.

DORSAN.

Mémoire des fournitures, faites par moi,

Louis-Mathieu Rogneron, honnête homme par habitude, et tailleur de profession, demeurant rue des Ursulines, à Monsieur l'Abbé Bibax, Curé, a toujours et malgré tout, de Pampelu, de présent et pour cause, demeurant chez Madame Dubourg, femme de bonne vie, rue du sens à l'envers.

Mde DUBOURG.

Vous mettez femme de bonne vie, il semblerait que ce serait par.....

DORSAN.

Non; C'est-à-dire, de vie exemplaire. 1°. Pour des castors, l'un à trois cornes égales, sans gances, et que les polissons appelent à l'imbécille; l'autre rond à l'anglaise, pour déguisement, avec la cocarde, ornement nécessaire.

Mde DUBOURG.

Oh! oui, nécessaire.

DORSAN.

47 liv. 10 s. (*exact comme vous voyez.*)
ci . . . . . 47 liv. 10 s.

Plus, pour deux habits noirs en drap de premiere qualité, comme vous avez pu vous en convaincre, en les voyant; deux soutanes, en drap pareil, avec des manteaux courts et longs, 860 liv. 15 s.
ci . . . . . 860 liv. 15 s.

Mde DUBOURG.

Très-bien. Il faut qu'il soit vêtu. Ah! mais n'est-ce point un peu cher?

DORSAN.

Pour un homme aussi précieux!

Mde DUBOURG.

Ah ! il est vrai.

DORSAN.

Plus, pour un habit de couleur avec gilets blancs et brodés, et bourse à cheveux, le tout pour déguisement, afin de tromper les yeux de la malveillance, et de remplir ses devoirs, 155 l. 5 s.
ci . . . . . 155 l. 5 s.

Mde DUBOURG.

Oh, le digne homme ! cet habit a été le manteau du zèle et légide de la vertu. Vous devez vous trouver bien honoré de l'avoir fait.

DORSAN.

Ce n'est que depuis ce moment, que j'ai senti en moi..... certaine..... influence secrette... qui m'a mis... au-dessus... Passons.

Mde DUBOURG.

Mais 155 l. 5 s. n'est-ce point un peu cher ?

DORSAN.

Pour un aussi digne homme !

Mde DUBOURG.

Ah ! il est vrai.

DORSAN.

Plus, pour 14 paires de souliers, dont dix au moins ont été usées, en faisant la collecte de la contribution, à laquelle chacun des bons ecclésiastiques a fourni, selon ses facultés; afin de rétablir le bon ordre dans les choses, et de prévenir par un leger commencement de guerre civile, de nouveaux malheurs, 88 liv.
ci . . . . . 88 liv.

Mde DUBOURG.

C'est-là de l'argent bien employé.

DORSAN.

Plus, pour différens articles, tels que bas de soie, linge, redingote, habit du matin, etc. 536 liv. 13 s. 6 den.
ci . . . . 536 l. 13 s. 6 d.

Total 2287 liv. 13 s. 9 den.

Mde DUBOURG.

2287 liv. 13 s. 9 d. Ce n'est pas trop, à le bien prendre, pour un homme sans ressource. Je puis m'en rapporter à vous sur l'exactitude de ce mémoire?

DORSAN.

Comment, Madame!

Mde DUBOURG.

Attendez un moment, que j'aille chercher cette somme.

DORSAN.

Bien volontiers.

SCÈNE DIXIÈME.

DORSAN *(seul)*.

Ah ! vous me consignez à votre porte, Madame Dubourg ; cela a beaucoup servi, comme vous voyez. Mon stratagême a réussi au-delà de mon espérance ; il n'avance pourtant pas mon mariage, et ne change rien à ma situation ; mais au moins il me rapproche d'Angélique, me met à portée d'épier les occasions que pourrait donner notre tartuffe de le faire connoître..... Toutes réflexions faites, je n'ai pas besoin de son argent : tandis qu'elle arrange ses comptes, tâchons de rejoindre Angélique, et faisons en sorte de n'être point surpris. (*il sort.*)

SCÈNE ONZIÈME.

Mde DUBOURG.

(seule, tenant des assignats, sans lever les yeux, et vérifiant son compte.)

Mille, quinze cents, deux mille et deux cents, font deux mille deux cents ; soixante-dix et quinze, en trois petits assignats, font quatre-vingt-cinq, et cinquante sols donnent bien un total de 2287 liv. 10 s. Vous n'y regarderez pas pour les trois sols neuf deniers qui restent, Monsieur. (*en regardant,*) Eh ! où est-il donc Monsieur

le fournisseur ? Monsieur le fournisseur ! Où serait-il allé ? Qu'est-il devenu ? Il va sûrement reparaître.... Voilà l'homme de Dieu qui vient ; ne lui parlons de rien, et laissons lui le plaisir de la surprise.

SCÈNE DOUZIÈME.

Mde DUBOURG, L'EX-CURÉ.

L'Ex-curé.

Je viens savoir le résultat de votre conférence. Nos jeunes gens se prêtent sans doute de bonne grace, à ce que nous exigeons d'eux ? Leur cœur n'est point encore empoisonné des maximes du siécle.

Mde Dubourg.

Hélas ! où ne pénétrent-elles point ?

L'Ex-curé.

Comment ?

Mde Dubourg.

Le jeune homme a prétendu, que cette conduite mistérieuse était coupable, et n'y veut point entendre.

L'Ex-curé.

Et Mademoiselle Angélique ?

Mde Dubourg.

Elle n'a pas fait la même résistance ;

mais il paraît que ce n'est pas non plus son avis.

L'Ex-curé.

Je vous l'ai déjà dit : cette Julie la gâte, et vous ne pouvez lui ôter trop tôt une aussi mauvaise compagnie.

Mde Dubourg.

Je le sens bien ; mais ma fille lui est singulièrement attachée. Je viens de congédier Dorsan qu'elle aimait.

L'Ex-curé.

Vous avez bien fait et je n'attendais pas moins de vous.

Mde Dubourg.

Et renvoyer tout de suite Julie, ce serait lui donner trop de chagrins à-la-fois.

L'Ex-curé.

Vous écoutez toujours des considérations, Madame, qui ne peuvent s'accorder avec vos devoirs.

Mde Dubourg.

Ce n'est pas quelques jours de plus ou de moins, qui pourront influer beaucoup sur son esprit.

L'Ex-curé.

Vous êtes trop confiante, Madame ; ne savez-vous pas qu'il ne faut qu'un instant pour nous rendre coupables, et qu'un oubli d'un

d'un moment peut nous perdre à toujours ? L'ennemi est là qui veille ; vous ne pouvez trop vous livrer aux seuls conseils que vous deviez suivre. Cependant j'ai quelque indulgence pour votre faiblesse ; souffrez encore cette dangereuse fille quelques jours ; mais au moins, tenez à votre résolution, et n'accomplissez pas le mariage projetté.

Mde DUBOURG.

N'ayez pas d'inquiétude ; j'ai renvoyé Dorsan pour toujours. Il m'en a couté, il faut que je vous l'avoue.

L'EX-CURÉ.

Eh ! qui n'est pas obligé de faire des sacrifices ? Je ne parlerai pas par ostentation de ce que nous avons fait ; mais enfin, n'avons-nous pas foulé aux pieds tout intérêt terrestre, toute considération humaine ? S'il n'avait pas été question de nous opposer à des innovations criminelles ; si la conservation de nos saintes règles n'avait pas été notre unique but, le seul motif de notre résistance ; pouvez vous croire que nous eussions sacrifié une existence tranquille et assurée, à un sort incertain et à l'indigence, qui faisait pour le moment notre seule perspective ?

Mde DUBOURG.

La reconnaissance et l'attachement des âmes pieuses doivent vous dédommager de tant de maux.

L'Ex-curé.

C'est notre unique consolation.

Mde Dubourg.

Quant à l'indigence que vous pouviez craindre ; vous le voyez, le ciel y a pourvu.

L'Ex-curé.

Il est vrai, Madame, et je ne puis lui en rendre assez d'actions de grace. Après lui, vous, qui êtes ici l'instrument de sa bienfaisance ; vous, qu'il récompensera, comme l'une de ses plus chères créatures, je vous dois tout ; mais, Madame, vous le savez, nous sommes tous périssables ; aujourd'hui pour l'un, demain pour l'autre : j'aurais le malheur de vous perdre.....

Mde Dubourg.

J'y ai bien pensé, et je saurai pourvoir à ce que vous ne manquiez de rien.

L'Ex-curé (*à part*).

Bon, c'est ce que je voulais savoir. (*haut*) Vous ne m'entendez pas, Madame ; plus je souffrirai pour la bonne cause, et plus je me trouverai heureux. Je voulais seulement vous faire appercevoir, que malgré les promesses, que vous avez eu la bonté de me faire, et que vous remplissez si généreusement, mille accidens pouvaient détruire l'espoir qu'elles m'avaient donné, et que ces craintes toutes fondées qu'elles

étaient, ne nous ont pas fait balancer un instant sur le parti, que nous avions à prendre. C'est ainsi, que rien ne doit vous arrêter, quand il s'agit d'objets de cette importance.

Mde DUBOURG.

Jusqu'à présent, vous le savez, je ne me suis point écartée de vos leçons.

L'EX-CURÉ.

Et c'est le moment de les écouter plus que jamais : vous serez forte par elles, et faible, si vous les méprisez; vous devez vous attendre à quelque nouvelle attaque ; car il me semble que votre beau-frere arrive aujourd'hui.

Mde DUBOURG.

Hélas ! oui.

L'EX-CURÉ.

Pour faire un peu diversion, et avoir un prétexte de le laisser là, il est bon d'assembler ces saintes femmes, à qui vous devez l'exemple, et qui se font un devoir de marcher sur vos traces.

Mde DUBOURG.

Je le pense comme vous, et je vais donner des ordres.

L'EX-CURÉ.

Ah ! pardon, Madame ; voudriez-vous bien faire mettre ces lettres à la poste ? Ma

domestique est en campagne, et quand je parle à vos gens, vous savez quelle mine ils me font.

Mde DUBOURG.

Je leur ai fait connaître ma façon de penser à cet égard.

L'EX-CURÉ.

Ne les perdez pas de vue, je vous prie ; car elles touchent aux grands intérêts, qui absorbent maintenant toutes mes facultés.

Mde DUBOURG.

Soyez tranquille. (*elle sort.*)

SCÈNE TREIZIÈME.

L'EX-CURÉ (*seul*).

Voilà mon affaire en bon train, et je suis maintenant sûr du succès, au moins dans les points les plus essentiels. Il faut que je tâche, avant que les intentions de Madame Dubourg soient connues, d'en inspirer de semblables aux femmes dont la simplicité égale la sienne. Je ferai en sorte de les y préparer à la prochaine conférence; après cela je n'aurai plus qu'un coup à porter : quelqu'évènement feint ou réel m'en fournira bientôt l'occasion. Mais, qui vient ici ?

SCÈNE QUATORZIÈME.

L'EX-CURÉ, LE VICAIRE DE CAMPAGNE.

L'abbé MAIGRET (*dans le fond du théatre*).

On ne rencontre personne dans cette maison. Ah ! voilà sûrement l'homme que je cherche. Monsieur, c'est l'abbé Maigret, Vicaire de Thionville, qui vient pour vous rendre ses devoirs.

L'EX-CURÉ.

Je vous remercie de votre honnêteté. Monsieur est, je crois, des nôtres ?

L'Abbé MAIGRET.

Hélas ! oui, Monsieur.

L'EX-CURÉ.

Ah ! mon ami, embrassons-nous.

L'abbé MAIGRET.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur.

L'EX-CURÉ.

Les liens de la charité doivent se resserrer en proportion des persécutions qu'on nous fait essuyer. Mais, pourquoi ce ruban à votre boutonnière ?

L'abbé MAIGRET.

Ah ! Monsieur, vous savez que c'est une petite précaution nécessaire. C'est notre sauve-garde ; à l'abri de ces trois couleurs, nos fidèles peuvent encore se réunir.

L'EX-CURÉ.

Je le sais, mais sitôt qu'on n'est plus en public, on doit cacher ce signe qui blesse les yeux.

L'abbé MAIGRET.

Ne fut-ce que pour vous plaire, je le cache, Monsieur. Vous êtes très-heureux ; vous le méritez sans doute : je ne vous porte point envie, et cependant mon sort est bien différent du vôtre.

L'EX-CURÉ.

Comment ?

L'abbé MAIGRET.

Hélas ! Monsieur ! depuis les remplacemens, que l'on vient de faire, je suis errant, sans trouver qui veuille me donner l'hospitalité.

L'EX-CURÉ.

Vous êtes infiniment à plaindre !

L'abbé MAIGRET.

J'ai voulu, ainsi qu'il nous est recom-

mandé, me procurer un petit logement dans la paroisse d'où je sors, tâcher d'y maintenir un parti qui pût me soutenir et ouvrir une voie à la régénération, qui fait le vœu de tous les bons ecclésiastiques; je n'ai pu me faire écouter de personne : pas une âme de bien ! de simples paysans, aussi raisonneurs qu'un député à l'Assemblée Nationale!

L'Ex-curé.

La perversité du siècle est grande !

L'abbé Maigret.

Je me suis donc vu forcé d'abandonner cette terre ingrate. J'y ai secoué la poussière de mes souliers; mais aussi me vois-je à la veille d'en manquer.

L'Ex-curé.

Ne craignez pas cela.

L'abbé Maigret.

Alors je me dis en moi-même : je retournerai chez mon pere. J'y retourne ; il me demande d'abord avec humeur, pourquoi je me refusais à ce qu'on exigeait de moi. Ma conscience ne me le permet pas, lui dis-je. Eh bien, me répondit-il brusquement : que ta conscience te nourrisse ; un fainéant de plus dans ma maison, est ce dont je n'ai pas besoin; bon soir : et il me ferme la porte au nez.

L'Ex-curé.

Votre père est un homme dur.

L'abbé MAIGRET.

Hélas ! oui. Me voilà donc dehors, sans savoir que devenir. Je n'ai point cette apparence brillante et ces dehors séduisans, qui parent quelques-uns de mes confrères. Je n'étais point admis dans ces maisons opulentes, auprès de ces âmes pieuses, qui les choyent et qui les enrichissent. Je me trouve dans la plus déplorable situation.

L'EX-CURÉ.

Croyez que le ciel ne vous abandonnera pas.

L'abbé MAIGRET.

Hélas ! je l'espère. Je regarde même comme une de ses faveurs, l'idée qu'il m'a donnée de m'adresser à vous, Monsieur. Vous êtes chez une bonne dame, à qui les bonnes actions sont chères ; je vous prierais d'employer votre médiation auprès d'elle ; c'est lui rendre un service, que de lui donner l'occasion de faire du bien.

L'EX-CURÉ.

Surtout à une victime de la religion. (*à part.*) J'ai trouvé ma dupe, cherche la tienne ; le trop grand nombre nuit. (*haut.*) Madame Dubourg est une femme prête à tout faire pour subvenir à nos besoins ; soyez sûr que je lui ferai part de votre situation.

L'abbé MAIGRET.

Si vous pouviez me présenter à elle dès ce moment?

L'Ex-curé.

(*à part.*) Non pas ; (*haut.*) elle est occupée, et vous savez que, sur le chapître des recommandations, il faut savoir prendre son tems.

L'abbé Maigret.

Ne pourrai-je point au moins attendre que vous ayez une réponse ?

L'Ex-curé.

Oui, si je savais le moment, où je pourrai vous la donner ; mais je l'ignore : ce serait vous exposer à vous ennuyer, et je ne voudrais pas avoir ce reproche à me faire.

L'abbé Maigret.

Je ne m'ennuyerai pas, en attendant une nouvelle aussi désirée.

L'Ex-curé.

Allez faire un petit tour, et vous promener un peu ; repassez ce soir sur les six heures : d'ailleurs ne perdez point courage ; croyez que je vous donnerai avec le zèle le plus ardent, tous les secours spirituels dont votre âme pourrait avoir besoin dans des momens aussi critiques.

L'abbé Maigret.

N'oubliez pas mon corps, je vous en conjure, Monsieur ; car ses besoins sont pour le moins aussi pressans que ceux de mon âme.

SCÈNE QUINZIÈME.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN.

DORSAN.

Je le rencontre enfin. Monsieur, je voudrais bien savoir...

L'EX-CURÉ.

Ah! doucement. Vous êtes toujours fâché, Monsieur Dorsan.

DORSAN.

J'ai de fortes raisons pour cela. Votre conduite, et celle de vos pareils, m'irrite déjà assez ; mais le mal que vous me faites dans ce moment, me donne le droit de vous dire, à vous plus particulièrement, ma façon de penser.

L'EX-CURÉ.

Vous êtes jeune, Monsieur Dorsan, et j'excuse la fougue de votre âge. Je vous observerai cependant, que vous n'êtes point ici chez vous ; que d'après les ordres de la maîtresse du logis, vous n'avez pas même le droit d'y paraître. Je pourrais la faire avertir, et vous préparer une scène désagréable. Je sais à quoi la charité m'oblige ; je vous épargne, et vous pardonne. (*à l'abbé Maigret.*) A tantôt, Monsieur.

SCÈNE SEIZIÈME.

DORSAN (*seul*).

Quoi ! je ne pourrai point démasquer cet hypocrite. C'est à moi, qui connaîs si bien le fonds de ces cœurs pervers, qu'il ose tenir ce langage ! Oh ! les effrontés ! Mais, mon mariage ! où en suis-je ? Que vais-je faire ? Dorimond n'arrive point. Tâchons de revoir encore Angélique ; sa seule vue me redonne des forces, et me console de tout.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORSAN, JULIE.

JULIE.

Quoi, c'est vous, Monsieur! comment êtes vous rentré?

DORSAN.

Je ne suis pas sorti.

JULIE.

Bon moyen, pour ne pas craindre qu'on vous fermât la porte.

DORSAN.

Que fait Angélique? pourquoi n'est-elle pas avec toi?

JULIE.

Ellea cru que vous vous étiez enfui tout de bon.

DORSAN.

A peine ai-je pu la voir; le retour de sa mère m'a bientôt forcé de la quitter. Depuis cetinstant, j'erre dans la maison, tantôt caché dans un coin, tantôt dans un autre, craignant à chaque instant d'être découvert.

JULIE.

Angélique doit vous savoir gré de la manière dont vous vous y êtes introduit. Comment avez-vous osé avoir recours à un pareil expédient ?

DORSAN.

L'amour rend audacieux. Tu m'avais fait l'énumération des objets dont notre homme avait su se pourvoir ; il était aisé d'imaginer qu'ils étaient dus, et en même tems, la personne qui se chargerait de les payer. Au pis aller, si je m'étais trompé dans mes conjectures, et que j'eusse été reconnu; j'en aurais été quitte pour une vive réprimande, et pour être mis à la porte une seconde fois. J'ai réussi au-delà de mes espérances ; mais malheureusement je n'en suis pas plus avancé. Crois-tu que l'on ne puisse point appaiser Madame Dubourg ?

JULIE.

Il faut auparavant que vous remontiez sa tête ; que vous la fassiez voir par d'autres yeux que les siens ; que vous rameniez chez elle assez de bon sens, pour la mettre à portée d'apprécier les gens dont elle est coeffée.

DORSAN.

Ce que tu dis là, n'est pas aisé à faire.

JULIE.

Il s'en faut de beaucoup ; elle s'enfonce de plus en plus dans sa chimère. Il n'y a rien

dont ce prêtre ne s'avise, pour notre tourment. J'étais aux aguets, pendant l'entretien qu'elle a eu avec lui. Ah ! si vous saviez, comme il la mène ; comme il est tout-à-la-fois insolent et soumis ; une bonne donation pour lui ; point de mariage pour vous, et la porte pour moi : voilà quels sont ses arrangemens, et pour que Madame n'ait pas le tems de la réflexion, il lui a fait regarder comme une chose nécessaire, de tenir une de ces assemblées, dont je vous ai parlé ; et Dieu sait, que ce n'est pas par ce moyen, qu'elle se corrigera.

DORSAN.

Comment peut-elle s'exposer ainsi à quelque scène désagréable ! Elle ne peut pas ignorer de quel œil ces pratiques sont vues.

JULIE.

Elle croit qu'il est impossible qu'on les découvre, d'après les précautions, que l'on prend, d'introduire ces dames mistérieusement par la petite porte du jardin ; et d'ailleurs, dans le cas où elle éprouverait quelques désagremens, vous sentez de quel genre de gloire on lui ferait entendre qu'elle se couvrirait.

DORSAN.

Tu me désespères. Qu'allons-nous devenir ?

SCÈNE DEUXIÈME.

ANGÉLIQUE, JULIE, DORSAN.

ANGÉLIQUE.

Ah! Dorsan, que je suis enchantée de vous trouver encore ici ! Je vous croyais parti.

DORSAN.

J'ai toujours attendu le moment de vous revoir. Mais, qui vous donne un air si satisfait ?

JULIE.

Voilà les filles ; tantôt riant, tantôt pleurant, et le plus souvent sans savoir pourquoi.

ANGÉLIQUE.

C'est toi qui ne sais ce que tu dis, Julie : je pleurais quand j'ai vu que tout nous était contraire, et que nous allions être séparés ; maintenant que j'ai quelques espérances, je suis plus contente.

DORSAN.

Qu'est-il donc arrivé ?

ANGÉLIQUE.

Mon oncle, que nous attendions, et qui paraît ne pas penser tout-à-fait comme ma mère.

DORSAN.

Serions-nous assez heureux pour qu'il changeat notre destinée ?

ANGÉLIQUE.

J'ai profité du moment qu'il parlait à ma mère, pour voir, si je ne vous rencontrerais pas, ou, au moins, pour tâcher de vous faire avertir.

DORSAN.

Mais on vient.

ANGÉLIQUE.

C'est lui-même!

JULIE.

Et qui plus est, Madame Dubourg.

DORSAN.

Encore! Où vais-je me fourrer?

JULIE.

Vous n'êtes guère avisé, il faut en convenir.

DORSAN (*à Angélique*).

Souffrez que je me cache derrière vous. Je m'échapperai, si je puis quand ils seront entrés.

SCÈNE TROISIÈME.

LES PRÉCÉDENS, DORIMOND, Mde. DUBOURG.

DORIMOND.

Je vous avoue que je ne puis me rendre à toutes ces raisons.

Mde DUBOURG.

Mde DUBOURG (*croyant appercevoir quelque chose derrière Angélique*).

Mais ! quelle est cette ombre ?

ANGÉLIQUE (*suivant tous les mouvemens de sa mère, afin de cacher Dorsan*).

Ma petite Maman..... vous qui m'aviez toujours si tendrement aimée..... laissez vous fléchir.... Mon oncle, joignez vos instances aux miennes.

Mde DUBOURG.

Mais.... (*jeu de théatre. Dorsan finit par s'incliner devant Mde Dubourg.*) Comment, Monsieur ! vous osez vous montrer ici, après que je vous l'ai expressément défendu ?

DORSAN.

Hélas, Madame ! quand vous m'avez donné des ordres moins rigoureux, vous savez si je les ai exécutés ; cette maison m'est encore trop chère, pour que j'aie pu la quitter au premier mot.

Mde DUBOURG.

Vous vous souvenez de ce qui s'est passé tantôt ; d'après cela, je n'entends rien.

(*ensemble.*) { ANGÉLIQUE. Ah, Maman ! DORSAN et JULIE. Madame ! }

Mde DUBOURG.

Comment, Mademoiselle ! c'est ainsi, que vous vous comportez ; vous vous permettez de recevoir ici quelqu'un, quand je vous l'ai défendu. Je suis bien aise de voir le cas que vous faites de ce que je vous dis, et j'y aurai égard.

DORIMOND.

Doucement, ma sœur ! doucement ! souffrez que Dorsan reste sous ma garantie. Si nous ne venons pas à bout de concilier nos opinions ; des affaires pressantes m'appellent, je l'emmenerai avec moi, et je vous réponds qu'il me suivra. Souscrivez-vous à cet engagement ?

DORSAN.

Bien volontiers.

DORIMOND.

D'après les lettres qu'il m'a écrites, j'ai pu voir qu'il aimait tendrement ma nièce : on n'aime pas comme cela, sans être payé de quelque retour. Eh ! qu'en dis-tu Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira, mon oncle.

JULIE.

Elle dit que vous ne vous trompez pas, et que, s'il fallait savoir, qui est le plus fou des deux ; ce ne serait peut-être pas chose aisée.

DORIMOND.

Et vous voulez, ma sœur, qu'il abandonne aussi brusquement ses espérances pour un moment d'humeur ; et surtout, pour les motifs qui vous font le renvoyer.

Mde DUBOURG.

Comment les motifs ! ce n'est pas à vous, mon frere, qu'il appartient d'en juger : ces motifs sont pour les âmes pieuses, pour les personnes qui aiment leur devoir ; et non pas pour ces esprits qui se croient forts, et qui ne sont que pervers. (*à Dorsan.*) Sortez, Monsieur, au plus vite.

(*à Julie, qui regarde Dorsan tristement en la retournant.*)

Point d'œillades, s'il vous plaît.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mde DUBOURG, ANGELIQUE, DORIMOND, JULIE.

Mde DUBOURG.

J'ai tant d'affaires en tête, que j'en oublie la moitié : (*en tirant des lettres de sa poche.*) heureusement qu'il est encore tems. Qu'êtes-vous donc devenue ? Il y a une heure que je vous cherche.

JULIE.

Moi ! je n'ai bougé de la journée.

Mde DUBOURG.

Portez ces lettres à la poste.

JULIE.

Moi ?

Mde DUBOURG.

Oui, vous.

JULIE.

Vous ne me donnez jamais de pareilles commissions. Que n'y en envoyez-vous un autre.

Mde DUBOURG.

Quand c'est vous que j'y envoie, ce n'est pas un autre. Allez, vous dis-je, et tout de ce pas : comme elles sont très-importantes, prenez y bien garde.

JULIE.

Point de bruit : j'y vais.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mde DUBOURG, DORIMOND, ANGÉLIQUE.

DORIMOND.

Ah ça, ma sœur, tâchons de nous entendre ; et permettez-moi de m'expliquer plus particulièrement sur le sujet qui m'amène.

Mde DUBOURG.

Je sais que je m'expose, en écoutant les

fadaises que vous allez me conter. Au moins, il ne faut pas qu'elles puissent scandaliser ma fille. Allez dans votre appartement.... Ah ! attendez que j'aille voir, si Dorsan est réellement sorti, et que je renouvelle les défenses que j'avais données, de lui ouvrir la porte.

SCÈNE SIXIÈME.

DORIMOND *(seul)*.

Quel esprit ! quelle prévention ! on me fait venir, comme s'il s'agissait d'une chose faite ; et c'est pour être témoin de ces misérables querelles, qui affligent maintenant tant de familles ; qui divisent les époux et les épouses, les pères et les enfans : en un mot, les liens du sang et de l'amitié sont rompus. Comment ne voit-on pas que la paix et l'union sont les premiers des biens ; qu'il est ridicule de prendre parti dans des choses que l'on n'entend point ; et que le meilleur moyen de faire finir ces sujets de dispute, est de les abandonner aux seuls intéressés. N'importe, tâchons de ramener ma sœur par la persuasion ; il sera toujours tems d'en venir aux voies de rigueur.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mde DUBOURG, DORIMOND.

Mde DUBOURG.

Maintenant, mon beau-frere, vous pouvez parler à votre aise.

DORIMOND.

Je commencerai par vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Les raisons qui vous font rompre un mariage bien assorti, me paraissent pitoyables. Je dois veiller aux intérêts d'Angélique, et comme son parent, et comme son tuteur, et je pourrais agir d'autorité; mais tout excès est loin de mon caractère. Je voudrais vous amener à des sentimens plus vrais, plus naturels, en vous faisant envisager les choses par vous-même.

Mde DUBOURG.

Croyez-vous qu'à mon âge, mon frère, on agisse, sans y avoir bien réfléchi?

DORIMOND.

Il paraîtrait assez que oui, ma sœur: à votre âge, de quoi vous mêlez vous, de soutenir un parti décrié, dont les vils motifs sont connus de tous ceux qu'ils n'ont pu tromper; et de vous donner en ridicule, aux yeux du public?

Mde DUBOURG.

Tant mieux! s'il en est ainsi. C'est une preuve, que ce que je fais, est bien fait; et le blâme des mondains est l'éloge le moins équivoque de ma conduite.

DORIMOND.

Ne confondez pas: en cela, comme en

toutes choses, la voix du public est la bonne. Il ne se trompe point, dès qu'il est désintéressé. Il sait à merveille apprécier les fourbes et les dupes ; mais, si vous ne l'en croyez pas, que n'examinez vous un peu ces gens qui vous assiégent ? C'est le meilleur moyen de reconnaître ce qu'ils valent. Ils prêchent des vertus très-sévères....

Mde DUBOURG.

Et les pratiquent.

DORIMOND.

Je ne sais pas en quoi. Qu'est-ce d'abord que de s'emparer de la portion la plus faible de notre espèce, de s'établir dans leur maison, et d'en fermer l'accès à tout autre qu'à eux ?

Mde DUBOURG.

C'est pour préserver les âmes, dont ils prennent soin, de la contagion du monde.

DORIMOND.

De la contagion du monde ! voilà de ces mots qui ne signifient absolument rien ; de ce jargon niais, avec lequel on en impose aux personnes simples. Les agrémens de la société, cette communication qui fait supporter le fardeau de notre existence, n'ont rien que de très-louable ; et la douceur qui en résulte, est le seul charme des cœurs honnêtes, et des esprits bienfaits. Ceux qui cherchent à renchérir sur les ver-

tus, et les qualités sociales, en quoi diffèrent-ils des autres hommes?

Mde DUBOURG.

En tout.

DORIMOND.

Est-ce à leur avantage? Pour moi, je ne vois en eux, pour la plupart, que de l'hypocrisie et des grimaces. Ils prêchent une vie dure et retirée: ne les voyez-vous pas dans tous les cercles? ne recherchent-ils pas les commodités de la vie, surtout celles qui semblent ne devoir être le partage que de la mollesse? sont-ils indifférens même sur leur parure?

Mde DUBOURG.

La propreté du corps annonce celle de l'âme.

DORIMOND.

Ils prêchent l'abstinence; ils crient contre l'intempérance et la sensualité: en sont-ils plus sobres dans leurs repas? ne sont-ils pas les premiers à se jetter sur les meilleurs mets? qui connaît mieux qu'eux les vins les plus exquis, les liqueurs les plus fines; et qui se montre plus empressé de les goûter?

Mde DUBOURG.

Si cela leur arrive, c'est sans que les sens y aient part, et seulement pour satisfaire à des besoins commandés par la nature.

DORIMOND.

Ils parlent de charité ; ils annoncent le pardon des injures, comme l'une des plus belles vertus : considérez dans ce moment-ci, avec quelle fureur ils répandent la discorde et la méfiance, avec quel acharnement impitoyable ils tombent sur ceux de leurs confrères qui, moins imbécilles, moins entêtés, ou moins méchans qu'eux, ont suivi paisiblement le cours des évènemens, et se sont soumis sans résistance à des loix, dont ils ont reconnu la sagesse.

Mde DUBOURG.

Il faut que les méchans soient connus, afin qu'on puisse se préserver de leurs attaques.

DORIMOND.

Ils prêchent l'abnégation de soi-même, l'oubli et le mépris des biens de ce monde : où trouvez vous plus d'orgeuil, un intérêt plus obstiné, une dureté de cœur plus révoltante ? ne sont-ce pas ces sortes de gens, qui fournissent les traits d'ingratitude les plus condamnables, envers leur famille, leurs amis, leurs bienfaiteurs ? en ce moment même, qu'est-ce autre chose, que l'intérêt et l'orgeuil, qui les font agir ?

Mde DUBOURG.

C'est l'intérêt du ciel, mon frere ; ne vous y trompez pas.

DORIMOND.

Ne vous y trompez pas vous-même, ma sœur ; le ciel n'est point intéressé à ce qu'on trouble l'ordre de la société ; à ce qu'on répande la discorde parmi des citoyens, et la désunion dans les familles ; mais voyez à quoi ne vous exposent pas une aveugle confiance, et une prévention sans bornes : ce que l'espèce de gens, dont vous êtes coeffée, fait comme les autres hommes, vous y donnez une interprétation toute différente. C'est ainsi qu'avec des dehors plâtres, et les apparences d'une conduite austère, ils ont constamment subjugué les âmes crédules et pusillanimes. Ils se sont emparés des plus belles vertus, la probité, la sobriété, la modestie, le désintéressement, l'amour de ses semblables ; ils s'en sont emparés, dis-je, pour les corrompre : déguisées sous des noms qui semblent leur attribuer un degré de perfection, dont elles ne sont pas susceptibles, et parfaitement inutile au bien de la société, mais qui flatte le penchant qu'ont les hommes pour l'exagération, elles sont devenues l'instrument de l'imposture, le fléau de l'humanité, et ont mis à la discrétion de quelques individus des nations entières ; elles ont engraissé des moines, et banni la raison ; elles ont forgé le sceptre des tyrans, celui des prêtres, cent fois plus redoutable, et ont changé en un troupeau timide et tremblant, ceux qui ne devraient pas oublier, qu'un homme n'est pas

fait pour être humilié par un autre homme, et que, si nous sommes égaux, c'est surtout devant la divinité.

Mde DUBOURG.

O ciel ! quel blasphême ! je ne puis, en entendre davantage sans péché.

DORIMOND (*en allant après elle, et tournant sur le théâtre*).

Encore un mot.

Mde DUBOURG.

Non.

DORIMOND.

Je vous en supplie.

Mde DUBOURG.

Je ne veux rien entendre.

DORIMOND.

Par complaisance, ma sœur.

Mde DUBOURG.

En deux mots donc, s'il vous plaît.

DORIMOND.

Ces discours sont un peu forts pour vous, ma sœur, j'en conviens ; mais ne pourriez vous point au moins vous rappeler, ce qu'était d'abord l'homme qui fait aujourd'hui le sujet de notre querelle. Vous le trouviez vous-même un peu trop évaporé,

un peu trop léger, inconséquent même sur le chapître de ses devoirs.

Mde DUBOURG.

Aussi, ai-je à me reprocher, de l'avoir jugé avec trop de précipitation.

DORIMOND.

Il faudrait peut-être dire, avec trop peu de réflexion. En effet, pourquoi n'affecte-t-il des airs religieux, que depuis qu'il s'agit de former un parti, et d'y entraîner certaines personnes ?

Mde DUBOURG.

Au fond, il était pénétré de ces sentimens, et il ne lui fallait qu'une occasion pour les développer.

DORIMOND.

Cette occasion me paraît bien singulière, et ce développement bien suspect. Il aurait été prudent, ce me semble, de mettre cette conversion si subite un peu à l'épreuve, et d'attendre jusqu'où iraient cette vertu et ce zèle du moment. Point du tout, vous lui ouvrez d'abord votre maison, non-seulement à lui, mais encore à sa gouvernante, et vous n'ignorez pas que sur leur compte, il court de certains bruits....

Mde DUBOURG.

C'est toujours aux gens de bien que s'attache la médisance.

DORIMOND.

J'ai grand peur que ces gens de bien-là, ne vous paraissent pas toujours tels ; mais rien, à ce que je vois, n'est capable de vous faire ouvrir les yeux : au moins, ne pourriez-vous pas conserver pour vos gens de bien les mêmes sentimens, sans faire le malheur d'Angélique? Vous n'avez que cet enfant : fille charmante ! que sa douceur et ses vertus rendraient l'idôle de toute autre mère ! Vous refusez de l'unir à celui quelle aime, parce qu'il ne veut pas se prêter à une simagrée, dictée par des vues que vous reconnaîtrez pour être méprisables, mais peut-être trop tard.

Mde DUBOURG (*avec humeur*).

Mon frere, voilà le moment où j'attends quelques personnes : vous voudrez bien me permettre de les recevoir.

DORIMOND.

Beau fruit de mon sermon ; c'est me dire en d'autres mots, de me retirer. (*à part.*) Je me doute de ce que ce peut être. Occupons-nous cependant, de mettre fin à tout ceci.

SCÈNE HUITIÈME.

Mde DUBOURG (*seule*).

Je vois bien qu'à la fin, il faudra que je

rompe avec toute ma famille. Si j'avais prévu ce qui arrive aujourd'hui, il n'aurait pas été question de ce mariage ; et probablement, je n'aurais pas eu à recevoir de telles visites.

SCÈNE NEUVIÈME.

Mde. DUBOURG, L'EX-CURÉ.

L'EX-CURÉ.

Ces dames ne sont pas ici ?

Mde DUBOURG.

Pas encore.... Que vous arrivez à propos ! Venez, homme respectable, purifier par votre présence ces lieux souillés par la plus détestable impiété.

L'EX-CURÉ.

Je l'avais prévu que cet entretien aurait des dangers pour vous, et ne pourrait qu'allarmer votre conscience. J'espère qu'au moins, il n'aura pas changé vos sentimens.

Mde DUBOURG.

Ils sont inaltérables.

L'EX-CURÉ.

Ce n'est que par une grace particulière, que vous avez été préservée de son influence ; mais il n'en faut pas abuser, et vous devez vous défendre à l'avenir toute communication de ce genre.

Mde DUBOURG.

Aussi ferai-je : il n'est pas besoin de me le recommander. Pour vous prouver que je suis toujours la même, et pour faire voir que le ciel n'abandonne jamais ceux qui lui sont dévoués, je veux que l'acte de la donation, que j'ai l'intention de vous faire, soit passé dans la journée. Sans doute, vous ne vous y refuserez pas.

L'EX-CURÉ.

C'est trop de bontés. Si je vous ai parlé tantôt des craintes que je pouvais avoir ; ce n'était pas, vous le savez, pour vous porter à tant de générosité.

Mde DUBOURG.

Si je le sais !

L'EX-CURÉ.

Je ne crois pas que mon devoir me permette de l'accepter.

Mde DUBOURG.

Votre refus me causerait la plus vive douleur. Je le regarderais comme une marque de réprobation.

L'EX-CURÉ.

Vous n'êtes pas faite pour être reprouvée, Madame. Pour éloigner de vous une idée aussi décourageante, je me résigne.

Mde DUBOURG.

Quel bonheur ! et quelles obligations vous devrai-je ?... J'entends du bruit ; ce sont peut-être ces dames.

L'EX-CURÉ.

Précisément.

SCÈNE DIXIÈME.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN, (*déguisé en dévote.*) ANGÉLIQUE, cinq à six DÉVOTES, (*toutes bien requinquées, se faisant des révérences, les yeux baissés et sans parler.*)

Mde DUBOURG (*à Angélique qui entre*).

Fort bien, ma fille, restez avec nous. J'allais vous faire venir.

ANGÉLIQUE.

Je vais dans le jardin ; dispensez moi, s'il vous plaît, de cette conférence : je n'entends rien à ces pieux mistères.

Mde DUBOURG.

Je veux précisément que vous y entendiez.

DORSAN (*bas à Angélique*).

Restez, ma charmante Angélique ; votre amant vous en conjure.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE (*bas à Dorsan, et réprimant un mouvement de surprise*).

Quoi ! Dorsan, c'est vous. (*haut.*) Puisque vous l'exigez, je reste.

Mde DUBOURG.

A la bonne heure. (*montrant Dorsan.*) Quelle est cette dame ? Il me semble que je n'ai pas l'honneur de la connaître.

(*Dorsan s'incline.*)

Iere. DÉVOTE.

Elle est femme d'un mien voisin, peintre-doreur, qui travaillait sur-tout pour les églises, quand on prenait quelqu'intérêt à les décorer. Sa vie solitaire et retirée fait que je ne l'avais pas encore vue ; et son attachement à notre parti doit lui mériter votre estime et votre confiance. Elle consume ses jours dans la tristesse et la douleur.

DORSAN.

Hélas ! oui ; j'ai versé beaucoup de larmes ; et ce qui se passe, me donne bien du chagrin et de l'amerture.

(*Pendant ce tems, l'ex-curé arrange des chaises. Jeu de théatre avec les dévotes, qui ne veulent pas qu'il en ait la peine : elles s'asseoient sur les chaises, et l'ex-curé sur un fauteuil dans le milieu.*)

L'Ex-curé (*d'un ton de mauvais prédicateur*).

(Il salue ; les dévotes se levent, font la révérence, et se rasseoient.)

Mesdames, vous êtes donc encore assez heureuses, pour vous réunir sous les auspices de la vertu, sous l'étendard de la vérité. Le but de nos assemblées, vous le savez, est de maintenir le zèle des âmes chancelantes ; de s'éclairer en se communiquant ses doutes ; de s'encourager mutuellement aux combats qu'il nous faut sans cesse soutenir et livrer. J'aurai toujours soin de vous rappeler aux vrais, aux grands principes, pour lesquels nous nous sacrifions tous. Ils doivent être la base et le soutien de votre conduite, le flambeau de vos pensées, les rayons qui échauffent votre cœur, en un mot, la nourriture et la substance de votre esprit et de votre âme. Par eux vous êtes tout, vous pouvez prétendre à tout, vous obtiendrez tout : sans eux vous n'êtes rien, vous ne pouvez prétendre à rien, et vous n'aurez jamais rien. Vous ne pouvez donc pas balancer entre ces deux extrêmes ; c-est-à-dire, entre l'être et le néant. En ne vous considérant que comme personnes raisonnables, votre choix serait bientôt fait ; mais que sera-ce de vous ? vous qui êtes appelées par une grace spéciale, vous, vases d'élection, vous, pré-

déstinées à maintenir le vaisseau, qu'un orage terrible voudrait anéantir.

DORSAN (*faisant semblant de pleurer*).

Hé, hé, hé.

LES AUTRES.

Hé, hé, hé.

Mde DUBOURG.

Il est vrai que c'est bien fait pour attendrir.

L'EX-CURÉ (*d'un ton attendri et plus véhément*).

Vous donc, qui êtes appelées par une grace spéciale, vous, vases d'élection, vous, prédestinées à maintenir le vaisseau, qu'un orage terrible voudrait engloutir.

TOUTES (*soupirant*).

Hé, hé,

L'EX-CURÉ.

Vous avez des obligations plus particulières, des devoirs plus rigoureux à remplir, vous devez le bon exemple, et vous le donnerez, en suivant les maximes que voici.

DORSAN.

Des maximes! écoutons Mesdames.

TOUTES.

Ecoutons.

L'Ex-curé.

1°. Vous tiendrez invariablement à tout ce qui vous a été enseigné pendant votre enfance.

2°. Vous aurez pour tout ce qui porte un air de nouveauté, une horreur que rien n'adoucira ; parce que ce sont autant d'attentats et de sacriléges.

3°. Vous regarderez certaines gens, comme ne pouvant jamais mériter votre confiance ; parce que ce sont des loups, revêtus de peaux de brebis.

4°. Vous fermerez vos maisons aux partisans des opinions nouvelles, que vous ne pouvez adopter sans crime.

5°. Au contraire, les victimes de la persécution y trouveront toujours un azyle.

6°. Vous briserez toutes les liaisons, tous les attachemens qui pourraient altérer vos résolutions ; vous écarterez toutes considérations humaines, toute faiblesse du sang.

Ces maximes sont susceptibles d'un développement que je vais leur donner. Mais auparavant, si nos sœurs avaient quelqu'embarras de conscience, quelques doutes sur leurs actions ; je les prierais de m'en faire part, afin que je les tranquillise.

Toutes.

J'ai.....

L'une a l'autre.

Permettez que je commence, comme la plus faible. Vous permettrez....

(*babil de toutes.*)

L'Ex-curé.

Mesdames, entendons-nous, entendons nous.

Dorsan.

A l'ordre.

L'Ex-curé.

Quel est ce mot ?

Mde Dubourg.

Nous ne voulons point d'ordre ici.

L'Ex-curé.

A vous, Madame.

Iere. Dévote.

J'ai de fréquentes querelles avec mon mari, parce qu'il ne trouve pas bien ce que je fais, et qu'il reprend sans cesse ma conduite ; c'est un gros imbécile, partisan de toute innovation, qui me fera damner, si cela continue. Comment dois-je m'y prendre, pour avoir la paix avec lui ?

L'Ex-curé.

Comme la douceur est le meilleur moyen ; il faut commencer par lui remontrer en deux mots l'erreur où il s'engage. S'il ne vous écoute pas, rompez avec lui, tenez vous enfermée, voyez de pieux consolateurs, et priez le Seigneur qu'il le convertisse.

Iere. Dévote.

Cette désunion absolue pourrait cependant nuire à notre établissement.

L'Ex-curé.

Est-ce de ces sortes d'intérêts que vous devez vous occuper ? Ce n'est pas aux hommes à qui vous devez chercher à plaire, et ce n'est pas le moment de raisonner.

Dorsan (*bas à Angélique*).

A mon tour. (*haut.*) J'ai mon fils, grand garçon, qui me n'argue sans cesse, se moque de moi, et me fait des leçons très-déplacées : je l'abandonne à son sens dépravé, ayant épuisé tout ce que la tendresse maternelle pouvait m'inspirer pour le ramener au bien ; mais ce qu'il y a de malheureux, c'est qu'il entraîne dans son parti une jeune sœur, qui est un enfant tout-à-fait gentil. Comment pourrai-je m'y prendre pour éviter un tel inconvénient, et préserver ma fille de la contagion ?

L'Ex-curé.

Le cas est embarrassant ; cependant nous avons là-dessus des règles qui peuvent nous aider à prendre un parti. Si votre œil vous scandalise, dit la loi, arrachez-le, et jettez-le loin de vous. Or votre garnement de fils est cet œil ; il vaux mieux le mettre hors de la maison, que d'y garder une pierre de scandale.

Dorsan.

Fort bien, le conseil est bon, et j'y avais pensé ; mais j'avais craint qu'il n'y eut quelque mal à rejetter ainsi un enfant ; ras-

suré par votre avis, il ne soupera pas à la maison.

Mde DUBOURG.

Je suis bien éloignée de donner ma conduite, comme devant être le modèle de celle des autres; mais qu'il me soit permis de vous dire comme je m'y prends. La gloire ne m'en appartient pas : je n'ai fait que suivre les avertissemens de notre sage directeur.

Ma fille était sur le point de se marier; son amant avait des opinions qui ne pouvaient me convenir; elle a en outre une femme de chambre impertinente et dangereuse : je congédie l'amant, je chasse la soubrette, je fais renfermer ma fille, du moins je l'enferme auprès de moi.

DORSAN (*bas à Angélique*).

Voilà un avis dont il faut faire son profit.

Mde DUBOURG.

Par ce moyen je reste maîtresse chez moi, et je n'éprouverai plus de contrariété à remplir les devoirs que les circonstances nous imposent.

Iere. DÉVOTE.

Voilà qui est édifiant et d'un bon exemple, mes sœurs.

DORSAN.

Sans doute... Permettez moi, Monsieur, de vous faire encore une petite question.

Une femme, maîtresse d'elle-même, peut disposer, sans blesser sa conscience, de son bien en faveur des victimes de la persécution, et en priver ses enfans ?

L'Ex-curé.

Un zèle aussi louable lui assure des possessions bien plus précieuses.

Dorsan.

Mais peut-elle, lorsqu'elle dépend d'un mari, lui soustraire de quoi fournir à l'entretien de ces saints personnages qui par leurs prières, cherchent à appaiser la colère du ciel ?

L'Ex-curé.

Elle doit être très-réservée là-dessus. Cependant elle trouve une excuse suffisante dans ses motifs.

Dorsan (*montrant une bourse*).

Recevez, je vous prie....

Toutes (*chacune une bourse à la main*).

Nous vous prions.

(*Mde Dubourg fait la collecte, et remet la bourse à l'ex-curé.*)

L'Ex-curé.

J'en ferai l'usage que vous désirez.

Mde Dubourg.

C'est bien la moindre chose pour ces bons ecclésiastiques !

Toutes.

Ces bons ecclésiastiques !

Mde DUBOURG.

Qui par un zèle égal à leur désintéressement....

TOUTES.

A leur désintéressement !

Mde DUBOURG.

Ont tout abandonné, plutôt que de trahir leur conscience !

TOUTES.

Ah ! leur conscience !

Mde DUBOURG.

Qui n'ont craint ni la faim, ni la soif !

TOUTES.

Ni la soif !

Mde DUBOURG.

Que l'on voit pour tout ce qui nous regarde si intéressés !

TOUTES.

Si intéressés !

Mde DUBOURG.

Qui ne veulent que notre bien !

TOUTES.

Que notre bien !

Mde DUBOURG.

Et nous ne sacrifierions pas tout pour eux !

TOUTES.

Tout pour eux !

Mde DUBOURG (*tombant insensiblement à genoux ; les autres en font autant, excepté Angélique*).

Homme respectable ! nous vous promettons.

L'EX-CURÉ (*tombant aussi à genoux*).

Que vous m'attendrissez ! que notre ministère aurait de charmes, si tout le monde vous rassemblait !

SCÈNE ONZIÈME.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

(*toutes se levent.*)

JULIE (*accourant*).

Ah, Madame ! Ah, Madame !

Mde DUBOURG.

Eh bien! qu'est-ce ?

JULIE.

Oh ciel ! Madame, je ne puis parler tant ma frayeur est grande.... eh.... personne... il me semble toujours que je les ai à mes trousses.

Mde DUBOURG.

Eh ! qui encore ?

JULIE.

En allant à la porte, une foule de jeunes gens et de femmes.... Ils savent que vous êtes ici, ils veulent vous donner..... Ah ! que j'ai de peur !

DORSAN.

Sauvons nous !

TOUTES.

Ah ! (*courant, en se tenant les unes et les autres, et se choquant.*)

Mde DUBOURG.

Venez promptement, et suivez moi.

(*Dorsan marche le dernier, va jusqu'à la coulisse, et revient à Angélique.*)

SCÈNE DOUZIÈME.

ANGÉLIQUE, DORSAN, JULIE.

ANGÉLIQUE.

Oh, ciel ! qu'est-ce donc qu'il y a ?

JULIE (*riant*).

Rien, n'ayez point de frayeur.

DORSAN.

Fort bien ! on ne peut pas mieux ! Tu m'as secondée à merveille.

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous dire ?

DORSAN.

Vous saurez, aimable Angelique, qu'à peine sorti, j'ai apperçu Julie qui m'a fait part de son message. Je me suis emparé des lettres qu'elle portait, autant pour revenir auprès de vous, que pour faire fuir ces dames, et pour justifier Julie, dans le cas, où il faudrait avoir recours à une explication. Nous sommes convenus que je me mêlerais parmi la compagnie que l'on attendait, et du petit stratagême qu'emploierait Julie pour l'effrayer, et nous en débarrasser. Vous en apprendrez bientôt davantage ; mon plus grand soin doit être actuellement de rencontrer Dorimond.

JULIE.

Nous, rentrons pour n'être pas suspectes.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMOND, DORSAN.

DORIMOND. (*tenant des lettres à la main.*)

A la bonne heure que vous ayez trouvé un moyen de faire fuir cette troupe de folles, et de revenir auprès de nous malgré les précautions de ma sœur ! mais vous emparer de ces lettres et les ouvrir, c'est ce que je blâme fort.

DORSAN.

Quoi ! si l'homme qui cause mon malheur me fournit des armes contre lui, je ne pourrai pas en profiter ; il ne me sera pas permis de saisir l'occasion qui m'est offerte de le faire connaître pour ce qu'il est ! voyez ce que cette lettre contient.

DORIMOND.

Non, Dorsan, je ne la lirai point ; votre passion et votre âge ne peuvent même justifier votre conduite à cet égard : il y a des choses qu'un honnête homme ne doit jamais se permettre. Il vaut mieux souffrir quelques contrariétés, être malheureux même, que d'avoir rien à se reprocher sur tout ce qui

tient à la délicatesse et à la probité. Des lettres sont un dépôt sacré de la pensée de celui qui les écrit, et il n'est pas plus permis de les ouvrir que de le forcer à dévoiler les sécrets de son cœur. Il y a peut-être des cas où une semblable violation serait tolérée; par exemple, lors que dans des momens de crise il s'agit du salut de l'État; mais vous sentez qu'ils doivent être très-rares.

DORSAN.

Ce que vous me dites là me paraît être en général très-juste; mais est-ce pour les gens dont il est ici question qu'il faut avoir tant de ménagemens?

DORIMOND.

Beaucoup des gens dont il est ici question, sont sans doute très-méprisables, et je n'en fais pas plus de cas que vous; non pas parce qu'ils sont d'une opinion différente de la nôtre; il faut sur ce chapitre une entière liberté; mais parce qu'on ne peut pas douter de leurs intentions, parce qu'ils sont de mauvaise foi, parce qu'ils voudraient faire revivre ces siècles malheureux, où l'on s'égorgeait pour des mots qui n'étaient entendus de personne; mais, s'ils sont méprisables, est-ce une raison pour que nous le devenions, pour que nous manquions au respect que nous nous devons à nous-mêmes? Non, Dorsan, c'est par une conduite pure et une contenance ferme que nous devons arrêter nos ennemis quelqu'ils soient, et quelqu'ha-

bit qu'ils portent. La loi seule peut s'appesantir sur eux, et notre plus beau devoir est d'en assurer l'exécution. eh ! que sera-ce de nous, si ceux qu'une éducation plus soignée fait regarder comme ayant une raison plus juste, donnent l'exemple des exces ? à quoi ne se portera pas une multitude de citoyens moins éclairés, dont les intentions sont bonnes, mais qu'il est si facile d'égarer : fixons ses regards à force de vertus, de dévouement à la chose publique, et surtout de respect pour les loix.

DORSAN.

Ce langage me surprend assez : vous déclamiez il n'y a qu'un instant contre les modérés; vous les regardiez comme plus dangéreux que ceux qui se montrent ouvertement nos ennemis ; et cependant à présent vous semblez vous ranger de leur parti.

DORIMOND.

Je suis étonné qu'avec le sens que je vous connais, vous confondiez deux choses si différentes, le patriote zèlé qui sait la mesure de ses devoirs, et ces prétendus modérés dont les opinions vacillantes enhardissent la malveillance. On les découvre aisément à leur langage ; hommes à deux faces, ils approuvent en masse, pour avoir le droit de blâmer plus à leur aise tous les détails; ils louent le présent, en regrettant sans cesse le passé; ils vont toujours gémissant et tremblant, et épouvantent les autres de leur frayeur, ils igno-

rent ou veulent toujours ignorer les raisons de ce que l'on fait ; ils vantent la loi que l'on publie aujourd'hui, parce qu'elle favorise leurs intérêts, et la loi plus nouvelle qui paraît leur nuire, rappelle leurs premières doléances. Ce n'est point ainsi qu'agit et parle le vrai citoyen, le patriote sincère : dégagé de tout préjugé et de tout intérêt, il ne jette point des regards de douleur sur d'anciens abus dont il aurait pu profiter comme un autre ; fier de la liberté et de l'égalité qu'il a recouvrées, il marche l'égal de tous, sans bassesse et sans orgueil ; il ne veut pas plus être au-dessus de ses semblables, qu'il ne souffrirait d'être placé au-dessous ; inviolablement attaché à une loi si belle, il emploie ce qu'il a de forces et de facultés pour la faire goûter, pour la faire aimer, bien résolu de périr en la défendant, si on cherchait à l'anéantir. Ah ! Dorsan, si tous les citoyens, au lieu de leurs doutes, de leurs craintes, de leurs faux raisonnemens, montraient cette fermeté, que bientôt vous verriez renaître la prospérite et l'ordre ! C'est bien moins sur leurs forces que comptent nos ennemis, que sur notre peu de sens ; bien moins sur leur courage, que sur notre réfroidissement et nos irrésolutions. Mais revenons à ce qui nous occupe. Je ferai de ces lettres l'usage que j'en croirai devoir faire. J'entends du bruit ; retirons-nous.

DORSAN.

Au moins ne me trahissez pas, et ne découvrez pas

vrez pas le stratagême que nous avons imaginé.

DORIMOND.

N'ayez pas d'inquiétude.

SCÈNE DEUXIÈME.

L'EX-CURÉ (*seul*).

Je ne crois pas qu'il y ait eu de bruit; c'est quelque pièce de la façon de Dorsan, que je soupçonne fort maintenant d'avoir été cette dame qui m'a fait les questions les plus indiscrètes, et le marchand au mémoire dont m'a parlé Madame Dubourg. N'importe, les évènemens dépendent du hazard; mais il appartient à l'homme de génie de les faire tourner à son avantage. Voici le moment de précipiter l'exécution de mes projets; j'ai fait très-adroitement de profiter de la frayeur de Madame Dubourg: son esprit plus aigri par ce qui vient de se passer, en est plus porté à suivre mes conseils. Je hâte la donation qu'elle a dessein de me faire; je lui persuade de passer en pays étranger; je reste fondé de ses pouvoirs; sa fortune par ce moyen est à ma disposition: je saurai la tenir éloignée, tant que mes intérêts l'exigeront. Mon sort est réparé: je suis tranquille. Je vais sortir de la contrainte où je suis depuis quelque tems; une fois à l'ombre d'une fortune assurée, je me moque des évènemens passés, présens et futurs. Mais la voici. (*il reprend son air hypocrite.*)

SCÈNE TROISIÈME.

Mde DUBOURG, L'EXCURÉ.

L'Ex-curé.

Eh bien, Madame, avez-vous pris votre parti ?

Mde Dubourg.

Vraiment, oui.

L'Ex-curé.

Courage, Madame, vous touchez au terme ; à Coblentz, ou bien à Worms, comme il vous plaira. Il n'y a de salut pour les honnêtes gens que là.

Mde Dubourg.

Mais....

L'Ex-curé.

A Coblentz, vous dis-je.

Mde Dubourg.

Si pourtant....

L'Ex-curé.

Encore une fois, à Coblentz.

Mde Dubourg.

Cependant tous ceux qui professent nos sentimens, ne partent pas.

L'Ex-curé.

Tous n'ont pas les moyens de le faire : le

ciel en conséquence, leur accorde des graces que nous appelons graces de situation, graces d'état ; mais vous que rien ne peut arrêter, vous ne devez pas vous exposer plus long-tems ; vous avez assez combattu ; à Coblentz, à Coblentz, Madame !

Mde DUBOURG.

Je pars. J'ai cependant un embarras : je ne sais à qui confier le soin de mes affaires.

L'EX-CURÉ.

Que cela ne vous retienne ; je m'en charge. Que j'aie au moins l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance.

Mde DUBOURG.

Comment ! est-ce que vous ne venez pas avec moi ?

L'EX-CURÉ.

J'y suis porté d'inclination : dans tout autre tems j'aurais demandé comme une grace de vous suivre.

Mde DUBOURG.

Et pourquoi pas aujourd'hui ?

L'EX-CURÉ.

Voyez un peu ce que deviendrait notre troupeau. Je puis sans vanité, croire que je lui sers d'appui : si je lui manque une fois, il va se disperser, peut-être se corrompre.

Mde DUBOURG.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous préférez l'avantage des autres au mien.

L'EX-CURÉ.

Ah, Madame! que vous êtes loin de voir dans mon cœur; mais examinez combien votre position est différente de la leur. Vous êtes riche, et en état de faire un voyage, sans vous gêner, ce qui n'est pas en leur pouvoir.

Mde DUBOURG.

Il est vrai.

L'EX-CURÉ.

Vous allez dans un pays tout parfumé de la bonne odeur des opinions saines, et elles restent au milieu des loups.

Mde DUBOURG.

Il faut en convenir.

L'EX-CURÉ.

Chaque instant du jour est un nouveau combat pour eux; et vous n'avez désormais rien à craindre. D'après cela, Madame, permettez-moi de vous le dire: ce serait vous, qui sans en avoir de véritables motifs, et sans nécessité, leur enleveriez leur soutien.

Mde DUBOURG.

Cela mérite de la considération.

L'Ex-curé.

Ce n'est pas, Madame, que si vous l'exigez, je suis à vos ordres, et je pars sur-le-champ.

Mde Dubourg.

Non, puisqu'il en est ainsi.

L'Ex-curé.

Hélas ! je serais trop heureux de quitter cette terre de persécution et d'injustice, pour me réunir à ces dignes, ces respectables prélats, à ces prêtres zélés que rien ne décourage.

Mde Dubourg.

Je rends maintenant justice à un pareil sacrifice.

L'Ex-curé.

A ces braves gentils-hommes qui n'écoutant que leur devoir, et passant sur un serment qui ne pouvait les obliger, et dont nous les avions absous d'avance, sont allés soutenir notre cause, et préparer le salut de la patrie. Voilà la satisfaction qui vous attend, une récompense première des services que vous avez rendus.

Mde Dubourg.

J'en sens tout le prix.

L'Ex-curé.

D'ailleurs votre démarche est un encou-

ragement pour ceux qui vous ont précédés dans ces généreuses résolutions.

Mde DUBOURG.

J'ai écrit à mon notaire mes intentions, et lui ai recommandé de tenir prêt l'acte dont je vous ai parlé. Il faut encore en outre, que je vous donne ma procuration. Si vous pouviez passer chez lui, afin de la faire rédiger, vous m'obligeriez beaucoup.

L'EX-CURÉ.

J'y vais, puisque vous l'exigez.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mde DUBOURG, ANGÉLIQUE, JULIE.

Mde DUBOURG.

Je suis bien aise de vous voir, ma fille, pour vous faire part de la résolution où je suis.

JULIE.

Patience, voici du nouveau.

Mde DUBOURG.

Vous voyez qu'il n'y a plus ici de sûreté pour nous.

JULIE.

Il y en aurait, si vous le vouliez, pour vous comme pour les autres.

Mde DUBOURG.

Je ne vous demande pas votre avis. Ma fille, je pars pour l'Allemagne.

JULIE.

Ah ciel ! que nous dites-vous là ?

Mde DUBOURG.

Je vous dis que mon parti est pris, et que je vais rejoindre nos amis, nos défenseurs.

ANGÉLIQUE.

Eh ! qui peut vous avoir donné un tel dessein?

JULIE.

Il ne faut pas être bien fin pour le deviner. Et vous partez bien vite ?

Mde DUBOURG.

Tout de suite, si vous le permettez.

ANGÉLIQUE.

Il faut donc que tous les malheurs m'accablent à-là-fois. Différez au moins quelque tems.

Mde DUBOURG.

Il est impossible.

JULIE.

Sans doute, on attend après Madame, pour se mettre en marche. Ces Messieurs seront bien plus forts, quand vous y serez

une fois. Ah ! vous leur porterez quelques pistoles, ce qui ne leur sera pas indifférent.

Mde DUBOURG.

Cela ne vous regarde pas.

JULIE.

Eh ! vraiment cela ne me regarde que trop ; pour qui me prenez-vous ? croyez-vous que je ne sois pas assez attachée à ma maîtresse, pour désirer son bonheur ?

Mde DUBOURG.

Précisément je ne veux pas de cet attachement. Vous devez bien penser que je ne vous emmene pas avec moi ; arrangez vous, s'il vous plaît, pour sortir aujourd'hui.

JULIE (*en poussant des soupirs, et tenant Angélique*).

Oui, renvoyez ceux qui vous aiment, et gardez ceux qui vous trahissent. Caressez-les bien, donnez-leur tout : c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Mde DUBOURG.

Comment, impertinente !

JULIE.

Je vous l'ai déjà dit : votre Curé est un tartuffe, un hypocrite qui n'en veut qu'à votre argent, et rien de plus.

Mde DUBOURG.

Taisez-vous.

JULIE.

Si je ne l'avais pas entendu faire à part lui, ses petites dispositions.

Mde DUBOURG.

Vous mentez ; je sais que vous lui en voulez tous.

JULIE.

Vous reconnaîtrez un jour, combien vous êtes sa dupe.

Mde DUBOURG.

Tant mieux !

JULIE.

Alors vous vous repentirez bien d'avoir abandonné votre maison, d'avoir fait le malheur d'une fille aussi aimable que l'est mademoiselle, et celui d'une pauvre innocente comme moi.

Mde DUBOURG.

Une pauvre innocente comme vous, n'aurait jamais dû entrer ici....

SCÈNE CINQUIÈME.

LES PRÉCEDENS, DORIMOND, DORSAN.

ANGÉLIQUE.

Ah, mon oncle ! je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

DORIMOND.

Qu'y a-t-il ?

ANGÉLIQUE.

Ma mère veut s'expatrier.

DORIMOND.

Il ne nous manquait plus que cela. Qu'est-ce donc, ma sœur, qui vous fait prendre une résolution aussi soudaine ?

Mde DUBOURG.

Pouvez-vous me le demander ?

DORIMOND.

Vous êtes entourée de conseillers perfides, ma sœur ; vous ne voulez pas le reconnaître.

Mde DUBOURG.

Vous prenez un moment bien favorable pour me faire goûter un pareil reproche. C'est bien lorsqu'on a voulu violer ma maison, m'attaquer chez moi, que vous parviendrez à me persuader de vos opinions.

DORIMOND.

On a voulu violer votre maison ; mais vous n'avez vu personne. Cette émeute n'a peut-être eu de réalité, que dans la frayeur de Julie : elle aura pris sérieusement quelques plaisanteries de jeunes gens.

JULIE.

Ils y venaient tout de bon, je vous assure.

Mde DUBOURG.

Grand partisan des choses que l'on fait, voilà donc les beaux fruits de cette liberté si vantée, et vous croyez que l'on peut rester dans un pays où règne une telle licence, lorsqu'on est libre d'en sortir.

DORIMOND.

Vous raisonnez à la manière de ces Messieurs, ma sœur, qui grossissent quelques inconvéniens du moment, afin de donner un motif à leur humeur. Si quelques individus se permettent certains écarts, d'autres citoyens ne sont-ils pas sans cesse employés à protéger la sûreté publique ? Des enfans font du bruit dans la maison de la mère commune ; mais leurs frères qu'elle a chargé d'y maintenir l'ordre, les appaisent bientôt. Voilà l'image de la patrie : encore une fois les troubles sont l'effet de la nouveauté, et cesseront avec la mésintelligence.

Mde DUBOURG.

En attendant, les honnêtes gens ne peuvent se montrer, sans être exposés.

DORIMOND.

Nous en avons maintenant de plusieurs espèces d'honnêtes gens ; mais ceux dont vous parlez, ont souvent dû à leurs mauvais desseins, ou au moins à leur inconséquence, les désagremens qu'ils ont éprouvé.

Mde DUBOURG.

Tout cela est bon pour vous, mon frere; mais je sais à quoi m'en tenir, et je pars.

DORIMOND.

Un moment, ma sœur; je ne suis pas venu ici pour vous voir monter en voiture. Vous savez, quel sujet m'amène.

Mde DUBOURG.

Il s'agit bien maintenant de ce qui vous amène.

DORIMOND.

Permettez au moins que je voie l'homme qui fait tout dans votre maison : peut-être que d'après les raisons dont je veux lui faire part, il vous engagera à changer de sentimens.

Mde DUBOURG.

J'y consens volontiers, pourvu qu'enfin vous nous laissiez tranquilles.

DORIMOND.

Vous pouvez y compter.

Mde DUBOURG.

Ma fille, venez faire vos arrangemens pour me suivre.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible que je sois réduite à cette extrémité.

DORIMOND (*bas à Angélique*).

Ne vous chagrinez pas, Angélique ; ils n'en sont pas au point où ils croyent. (*à Julie.*) Julie, dis à ce Monsieur qu'on veut lui parler dans cette pièce ; que c'est Madame qui l'engage à me voir : (*bas.*) dis auparavant à un jeune ecclésiastique qui est ici à côté, de me venir trouver tout-à-l'heure.

SCÈNE SIXIÈME.

DORIMOND (*seul*).

Si je pouvais détromper ma sœur, et marier ma nièce, ce ne serait pas peu de chose ; mais il est difficile, d'ouvrir des yeux qui ne veulent pas voir.

SCÈNE SEPTIÈME.

DORIMOND, LE VICAIRE.

LE VICAIRE.

Je me rends à vos ordres.

DORIMOND.

Je ne vous ai point donné d'ordre, Monsieur ; je vous ai fait engager à venir me trouver. Je n'ai point oublié ce que vous m'avez dit tantôt : trompé par le faux zèle de vos confrères, dupe des promesses qu'on vous a faites, vous êtes maintenant sans ressource.

LE VICAIRE.

Hélas, oui! Monsieur : tout m'abandonne jusqu'à mon père, qui n'a pas voulu me recevoir : il est vrai qu'il a d'autres enfans, et que mes études l'ont beaucoup gêné.

DORIMOND.

Voyez, mon ami, que de malheurs naissent d'une première faute : vous voilà l'objet du mépris des gens sensés, rejetté par ceux même de votre parti, parce que vous n'avez encore acquis aucune prépondérance parmi eux, et que vous n'êtes plus un intrument utile à leurs vues. Pour comble de malheur, votre famille vous méconnait. Je désapprouve votre père : il doit être le premier à pardonner à son enfant.

LE VICAIRE.

Vous me paraissez un brave et digne homme. Le coup de ce matin m'a tout dévoilé. J'ose vous demander vos conseils.

DORIMOND.

Il n'y a rien de plus simple que ce que vous avez à faire ; ne reprenez point le ministère sur-le-champ : on dirait que vous l'avez fait, pressé par la nécessité, et vous recouvreriez un état, sans recouvrer l'estime des honnêtes gens. Ne devenez point extrême dans un parti, comme vous l'avez été dans l'autre : je subviendrai à vos besoins, et quand il sera tems de reprendre vos fonctions, je vous en préviendrai.

LE VICAIRE.

Quelles obligations je vous dois pour tant de bontés.

DORIMOND.

Je ne vous en demande aucune. Soyez désormais bon citoyen, aimez votre patrie, soyez sûr que vous le pouvez, sans être en contradiction avec vos devoirs religieux. Je serai trop heureux, si j'ai pu vous tirer d'un égarement où vous étiez tombé de bonne foi, rendre à vos concitoyens un frère, et à la patrie un de ses enfans.

LE VICAIRE.

Je sens déjà de quel poids mon cœur est soulagé, et que la véritable satisfaction est de n'écouter que sa droiture, et de mettre de côté tout esprit de parti et de cabale.

DORIMOND.

Restez encore ici un moment : votre présence peut contribuer à ramener la paix dans cette maison.

LE VICAIRE.

Bien volontiers.

DORIMOND.

J'entends du bruit ; passez de ce côté, et ne vous éloignez pas.

SCÈNE HUITIÈME.

DORIMOND, L'EX-CURÉ

L'EX-CURÉ (*à part et sans voir Dorimond*).

Le notaire va venir, et voilà enfin tout terminé selon mes désirs.

DORIMOND.

Vous savez que je suis oncle et tuteur d'Angélique. Elle devait aujourd'hui épouser Dorsan; cette union faisait son bonheur et la satisfaction de tous ses parens. On dit que c'est vous, Monsieur, qui êtes cause que ce mariage n'a pas lieu, et que même c'est par vos conseils que ma sœur va se rendre en pays étranger?

L'EX-CURÉ.

Mde Dubourg est bien en état de prendre un parti d'elle-même, et n'a pas pour cela, besoin de mes conseils.

DORIMOND.

On prête même à ce que vous faites, des motifs qui ne sont pas honorables pour vous: on dit que vous n'avez rompu ce mariage, que pour conserver plus d'influence dans la maison; que votre intention est de vous emparer du bien de ma sœur; que toute votre conduite n'est qu'une spéculation d'intérêt et de fortune.

L'EX-CURÉ.

Pourriez-vous le croire?

DORIMOND.

DORIMOND.

Cela me paraît bien fort ; cependant les apparences ne vous sont pas favorables. Vous ne pouvez vous défendre d'avoir quelque part à la désunion qui règne ici.

L'EX-CURÉ (*à part*).

Évitons toute explication. (*haut.*) Ce n'est pas un ministre de paix comme je suis, qui troublerait des familles. *

DORIMOND.

Vous conviendrez cependant que c'est-là porter le trouble dans les familles, car enfin, me voilà très-mal avec ma sœur, Angélique verse des larmes ; jusqu'à cette pauvre Julie qui est bien moins affligée de se trouver sans place, que de quitter sa maîtresse qu'elle aime tendrement. Que répondrez-vous à cela ?

L'EX-CURÉ.

Pouvez-vous me faire un crime de ce que les bonnes âmes sont attachées aux sentimens de leur pere, de ce qu'elles se rappellent les services que nous leur avons rendus, de ce qu'elles pleurent notre destinée ? Madame Dubourg est, pour son bonheur et son salut, de ce nombre : est-ce à moi à l'en retirer ?

DORIMOND.

Je ne suis pas si exigeant ; mais ne pourriez-

* La substance des répliques de l'ex-curé est prise dans l'adresse des prêtres non-conformistes de Paris, au Roi ; cette pièce où l'hypocrisie et l'incivisme se disputent le premier rang.

vous point entretenir ma sœur dans ses idées, sans y assujetir les autres ? par exemple, si Madame Dubourg se mariait, elle ferait la cérémonie comme elle pourrait l'entendre ; mais comme en fait de conscience chacun a la sienne, pourquoi faut-il que Dorsan et Angélique fassent une chose qui leur répugne, ou que leur mariage soit rompu? voilà la tyrannie de l'opinion, voilà la semence de la discorde !

L'Ex-curé.

Est-ce à nous qui n'avons pour ambition que la paix, qui ne prêchons que la concorde, que l'on peut faire des reproches semblables ?

Dorimond.

A la bonne heure; mais montrez-moi, s'il vous plaît, comment vos actions s'accordent avec vos paroles, car je ne me paye pas de mots, et je crois que vous ne m'en donnez, que pour vous dispenser de m'apporter de bonnes raisons que vous n'avez pas. Si je suis votre conduite, je vois, et c'est malgré moi, qu'après avoir mis le désordre et la désunion dans notre famille, vous rendez ma sœur rebelle et séditieuse ; vous la forcez de quitter sa patrie, et de s'en déclarer l'ennemie ouvertement. Quels noms donnez-vous à des conseils semblables ?

L'Ex-curé.

Nous parler ainsi, à nous français fidèles, citoyens paisibles !....

DORIMOND.

Oh ! pour paisibles, oui. Vous avez toujours l'adresse, en faisant mouvoir les autres, de ne point troubler votre tranquillité.

L'EX-CURÉ.

Contre qui il n'existe aucune plainte !

DORIMOND.

Vous le dites, il est vrai ; mais à qui le ferez-vous croire ?

L'EX-CURÉ.

Nous ennemis de la patrie ! non, la religion sainte que nous professons, ne forma jamais de mauvais citoyens.

DORIMOND.

Non, mais les prêtres de cette religion en ont souvent formé.

L'EX-CURÉ.

Et ses ministres ont prouvé qu'ils mettent le patriotisme au rang de leurs vertus.

DORIMOND.

Les preuves qu'ils en donnent tous les jours, sont vraiment convaincantes.

L'EX-CURÉ.

Ah ! qu'on interroge ceux qu'on voudrait faire passer pour ennemis de l'ordre, parce qu'ils ne sont point ingrats ; qu'on les interroge, ils répondront que nous leur prêchons la soumission à la volonté de Dieu, l'amour de la paix, la fidélité aux loix politiques de l'état.

DORIMOND.

La fidélité aux lois politiques de l'état ! Quelle distinction heureuse il y a sous ce mot *politiques*. Vous imprimez, vous publiez que ce qui heurte vos principes, se trouve épars dans la constitution française, ce qui fait que vous ne pouvez vous y soumettre sans apostasie et sans parjure ; et vous appelez cela prêcher la fidélité aux lois de l'état ! Ceux qui sont assez bons ou assez simples pour vous écouter, seront sans doute, d'après un pareil avertissement, les zélés défenseurs de la loi de l'état. Peut-on se jouer avec plus d'indécence de la faiblesse humaine, et abuser avec autant d'indignité de ce que les hommes ont de plus respectable et de plus sacré ! Quoi ! vous vous dites prêcher la soumission à la loi, et vous faites entendre à ceux qui veulent vous écouter, qu'ils seront des apostats, s'ils l'exécutent, ou des parjures, s'ils ne l'exécutent pas, après l'avoir juré !

L'EX-CURÉ.

Accoutumé à bénir la providence, et déjà placé dans la carrière glorieuse des martyrs, je n'emploîrai point les accens de la plainte, ou même ceux du murmure contre des inculpations aussi injustes.

DORIMOND.

Oh, oh ! celui-là est un peu trop fort ; placé dans la carrière glorieuse des martyrs !

Sans doute dans les siècles passés, il y a eu de vrais martyrs, pas autant cependant qu'on voudrait nous le faire accroire; mais les martyrs d'aujourd'hui, mon cher Monsieur, sont des martyrs pour rire.

L'Ex-curé.

A votre aise, Monsieur, à votre aise. Je dois pourtant vous rappeler ce que vous paraissez oublier, c'est que les justes opprimés ont dans le ciel un vengeur.

Dorimond.

Vous choisissez bien votre homme, pour une pareille menace! autrefois les justes de votre espèce faisaient la pluie et le beau tems; mais maintenant je crois qu'ils sont réduits à suivre le cours des saisons comme les autres. Je vois par ce langage que vous affectez, et qui ne m'en impose pas, que vous voulez éviter toute explication, afin de prévenir ou même d'empêcher le rapprochement que je désirerais.

L'Ex-curé.

Je ne veux me mêler en rien de ces choses-là.

Dorimond.

Prenez y bien garde, ce défaut de complaisance pourra vous couter cher.

L'Ex-curé.

Je suis préparé à tout.

DORIMOND.

Nous allons voir, si vous vous attendez à celui-là.--- Julie, --- Julie, dis à Madame Dubourg que je la prie de se rendre ici. Avertis aussi ta maîtresse... Monsieur l'abbé !

L'EX-CURÉ (*à part, appercevant le vicaire*).

Comment, il est encore ici !

SCÈNE NEUVIÈME.

DORIMOND, L'EX-CURÉ, ANGÉLIQUE *appuyée sur Julie*, LE VICAIRE, Mde DUBOURG, DORSAN *dans le fond du théatre.*

Mde DUBOURG (*se retournant vers la coulisse*).

Préparez de suite la voiture et depêchez vous.... Mon frère, vous me dérangez là fort mal à propos; que me voulez vous ?

DORIMOND.

Vous allez le savoir à l'instant. J'étais bien aise de voir si Monsieur était fondé dans ses principes, et jusqu'où allait sa sincérité. Je suis convaincu qu'il est inébranlable.

DORSAN (*dans le fond du théatre, à part*).

Ciel ! on veut-il en venir?

Mde DUBOURG.

Ainsi, mon beau frère, vous avez été battu à ce qu'il me paraît.

DORIMOND.

Oh ! de la bonne manière. Il n'y a pas de piété mieux étayée que celle de Monsieur.

JULIE (*bas à Angélique*).

Comment ! aurait-il aussi changé de sentiment ?

ANGÉLIQUE (*bas*).

Je tremble.

DORIMOND.

Cependant avant de me rendre tout-à-fait, j'ai encore quelques questions à faire à Monsieur. Il est dans l'intention de ma sœur de venir au secours, autant que le lui permet sa fortune, de ceux de vos confrères qui pensent comme vous. Pourquoi avez-vous éconduit tantôt ce jeune ecclésiastique qui se trouve dans un pressant besoin ?

Mde DUBOURG.

Cela est-il vrai, Monsieur ?

L'EX-CURÉ.

Non, Madame. Il est vrai que Monsieur s'est adressé tantôt à moi pour cet objet ; mais je ne l'ai point éconduit, je l'ai au contraire engagé de revenir dans un autre moment. Le voilà, qu'il parle.

LE VICAIRE.

Oui, mais vous ne m'en avez pas moins congédié sous un prétexte très-frivole.

Mde DUBOURG.

Ce n'est pourtant pas ce que je vous ai recommandé.

DORIMOND.

Allons plus loin, Monsieur; votre conduite est pure, vous êtes sans détour dans les sentimens que vous professez? eh bien, oserez-vous donner lecture de la lettre que voici?

L'EX-CURÉ (*à part*).

Ah! (*haut.*) oui, Monsieur, donnez s'il vous plaît. (*il s'avance pour la prendre.*)

DORSAN (*la saisissant*).

Non pas, le traître aurait le front de la soustraire et de nous démentir.

TOUS.

Dorsan!

Mde DUBOURG.

Vous êtes ici!

DORSAN.

Oui, Madame; j'y suis pour votre tranquillité et pour votre bonheur. Je n'ai point perdu de vue mon plus cruel ennemi et le vôtre; c'est moi qui étais le fournisseur, la dévote aux deux enfans, et qui suis parvenu

enfin à saisir cette lettre. Ecoutez sans interrompre ce qu'elle contient.

Sur l'enveloppe est écrit, à MM. Parrasse, bourgeois ; et ensuite sur la lettre : pour remettre, s'il lui plaît, à M. de Lépine, chanoine etc., dont les noms vous sont connus.

Mde DUBOURG.

Ce sont deux amis de Monsieur le Curé.

DORSAN (*lit*).

» Eh bien, mon ami, où en sont nos affaires, quelle espérance pouvons-nous avoir? Je crois que l'on ne fait pas mal de temporiser. il en nait une incertitude qui fatigue beaucoup de monde. Le soin que prennent certains journalistes de semer la terreur, n'est pas non plus indifférent : il y a des gens à qui ils font peur ; et ce sont des peureux et des mécontens qu'il nous faut. Au reste, quelque soit la chance, je suis occupé à former mon fromage, afin de m'y retirer en cas de besoin. Il prend déjà une figure très-satisfaisante ; à propos de cela comment mènes-tu ta dupe ? la mienne va presque plus vite que je ne veux. Voici quel est mon plan ; je te conseille de le suivre autant qu'il sera en ton pouvoir : je veux amener (*il lit*) M. D. (*c'est-à-dire Madame Dubourg apparemment*) à me faire une donation honnête. Pour cela il faut d'abord que je fasse chasser une certaine suivante qui est une fine mouche ; que je rompe un mariage projeté, que j'écarte

un gendre avec lequel je ne m'accommoderais pas. Angélique comme tu l'as pu remarquer, est une cire molle qui, une fois seule avec sa mère, ne cherchera pas à me nuire. Mais le *nec plus ultra* de mes projets serait d'envoyer la Daronne aux frontières, de rester à la tête de son bien; alors j'arrondirais parfaitement mes petites affaires; alors mon ami, tu viendrais me voir; bon gîte, bonne table, nous boirions à la santé des sots, et vogue la galère; c'est l'espèce la plus précieuse du monde : il n'y a rien à gagner avec ceux qui se picquent d'esprit. Bon soir, écris moi. «

Que répondez-vous à cela, Monsieur ?

L'Ex-curé.

Cette lettre est-elle signée ?

Dorsan.

Non, Monsieur.

L'Ex-curé.

Alors vous n'avez pas plus de raison de me l'attribuer qu'à tout autre.

Dorsan.

Il est possible qu'on connaîsse votre écriture.

Mde Dubourg (*prend la lettre, et après l'avoir examinée*).

Ouf! la colère et le dépit me suffoquent. Ah! c'était *pour arrondir parfaitement vos*

affaires, et pour m'extorquer une donation, tout ce que vous en faisiez !

SCÈNE DIXIÈME.

LES PRÉCÉDENS, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Voilà l'acte et la procuration que vous m'avez demandé.

DORIMOND.

Eh bien, ma sœur, qu'en dites vous ? allez vous signer ?

Mde DUBOURG.

Vous ne devriez pas, Monsieur, abuser de ma situation.

DORIMOND.

Loin d'en abuser, j'y aurai le plus grand égard, si vous en savez profiter.

Mde DUBOURG (*à l'ex-curé*).

Sortez, Monsieur, ôtez vous de devant moi.

L'EX-CURÉ.

Mais, Madame.

Mde DUBOURG.

Sortez, vous dis-je.

L'EX-CURÉ (*à part*).

J'ai été trop imprudent : toutes réflexions faites, j'en serai quitte pour prêter un serment, si je n'ai pas d'autres ressources. (*il sort.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

TOUS, (*excepté l'ex-curé*).

DORIMOND.

Ah ça, ma sœur, j'espère maintenant que vous ne vous opposerez par au mariage de Dorsan et d'Angélique.

Mde DUBOURG.

Vous devez le croire.

DORSAN.

Vous me pardonnerez mes petites espiégleries.

Mde DUBOURG.

Et vous oublierez que mon aveuglement a manqué de faire votre malheur.

JULIE.

Allons, M. le notaire, votre présence ne nous sera pas inutile : au lieu d'une donation, vous allez nous faire un contrat de mariage.

DORIMOND.

Puisse votre exemple, ma sœur, faire ouvrir les yeux à bien des femmes et même des hommes, qui ne sont pas moins aveugles que vous l'étiez, il y a un instant.

FIN.

Au HAVRE. De l'Imprimerie de PATRY.